This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

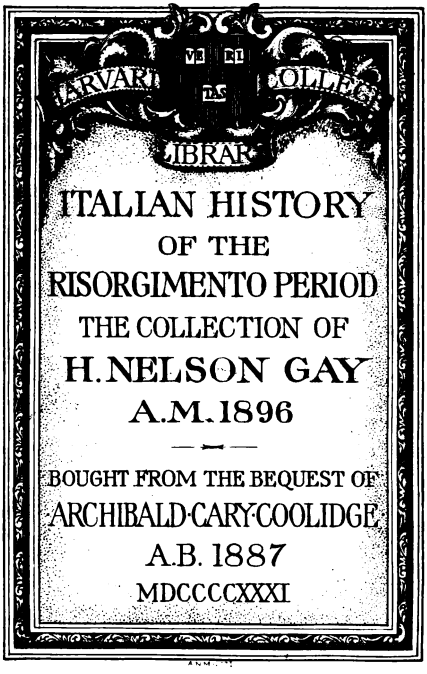
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

WIDENER LIBRARY
HX G9MJ U
3 2044 020 600 805

1583.22.45


VE RI
TAS
HARVARD COLLEGE
LIBRARY
ITALIAN HISTORY
OF THE
RISORGIMENTO PERIOD
THE COLLECTION OF
H. NELSON GAY
A.M. 1896
BOUGHT FROM THE BEQUEST OF
ARCHIBALD CARY COOLIDGE
A.B. 1887
MDCCCCXXXI

Murat

00t

# VIE ET AVENTURES

DE

# JOACHIM MURAT.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU JEUNE.

# VIE ET AVENTURES

DE

# JOACHIM MURAT,

DEPUIS SA NAISSANCE JUSQU'A SA MORT.

PAR M. L.....

PARIS,

MÉNARD ET DESENNE, FILS
Libraires, rue Gît-le-Cœur, n° 8.

1816.

Fr 1583.22.45

HARVARD COLLEGE LIBRARY
H. NELSON GAY
RISORGIMENTO COLLECTION
COOLIDGE FUND
1931

34-315
72

# PRÉFACE.

On compte dans l'histoire un assez grand nombre d'usurpateurs. La plupart furent les propres artisans de leur élévation, et déployèrent, soit pour mettre à fin leurs audacieuses entreprises, soit pour conserver le pouvoir dont ils s'étaient emparés, des qualités ou des talens extraordinaires, qui commandent l'étonnement et souvent l'admiration. Il était réservé

à notre siècle d'offrir l'exemple d'hommes qui, tirés des dernières classes de la société, dénués de toute espèce de moyens, parviendraient sans les moindres efforts au faîte des grandeurs pour en descendre bientôt sans résistance. Nous avons vu en quelques années quatre ou cinq individus, destinés autant par la nature que par leur naissance à végéter dans la plus profonde obscurité, occuper les trônes des souverains légitimes, déshonorer des popu-

lations nombreuses du titre de *leurs peuples*, parodier l'exercice de l'autorité royale, et porter dans les palais la bassesse et les vices honteux de leur condition. Les nations soumises aux lois de pareils maîtres désireraient sans doute pouvoir déchirer de leurs annales les pages où sont consignés ces faits; monumens de leur faiblesse ou de leur esclavage; mais le passé est irrévocable, et désormais l'histoire particulière de Jérome, de Louis, de Joseph

Buonaparte et de Murat se trouvera liée à celle de la Westphalie, de la Hollande, de l'Espagne et du royaume de Naples. La vie d'un homme sans caractère et sans talens, simple jouet de la fortune, ne saurait être intéressante, quelque bizarres que paraissent les circonstances où les coups du sort l'ont placé; on ne s'attache qu'à celui qui, se créant lui-même des ressources, en tirant parti de la faiblesse ou des passions de ses antagonistes, parvient à les

renverser, et sait se frayer le chemin du but où tendent ses desirs. Ce ne sera donc que par un motif de curiosité qu'on recherchera les détails de la vie de ces monarques éphémères. Cependant on devra parmi eux distinguer Murat. On remarquait en lui la même nullité de moyens, la même absence des vertus les plus ordinaires; mais du moins son nom se trouve souvent attaché aux faits mémorables des armées françaises, et il fut le seul qui se maintint

sur le trône après la chûte du pouvoir qui l'y avait placé.

Attaché pendant un assez long temps à la personne de Murat, l'auteur de cet ouvrage a été à portée d'observer son caractère, ses mœurs, son esprit, et de recueillir de nombreux documens, soit sur sa vie privée, soit sur sa carrière politique et militaire. Il les présente ici pour satisfaire à la curiosité du public, et il pense qu'ils pourront être de quelque utilité aux écrivains qui entreprendront de

tracer l'histoire de notre malheureux siècle.

L'auteur s'est le plus ordinairement borné au simple récit des faits; mais il a cru aussi pouvoir user du droit de porter son jugement sur des évènemens dont le seul exposé serait susceptible d'induire en erreur sur leurs causes. N'ayant reçu de Murat ni bienfaits ni injures, il parlera librement de tout ce qu'il a vu, et si, tout en reconnaissant son impartialité, on lui reproche d'être parfois sé-

vère, il répondra que le temps est venu de démasquer ces jongleurs politiques, dont les peuples furent trop long-temps les victimes.

---

# VIE ET AVENTURES

DE

# JOACHIM MURAT.

---

Joachim Murat naquit le 25 mars 1771, dans le département du Lot. Son père était maître de poste, et tenait en même-temps une petite auberge près de Cahors. Ces circonstances ne deviendraient pas la matière d'un reproche, si Murat, se contentant des honneurs attachés au commandement des armées, et

ne s'occupant que du soin de les mériter par ses talens, son dévouement à sa patrie et la sagesse de sa conduite, n'avait attiré sur lui le ridicule et l'indignation par sa folle ambition et son orgueil. On ne demande pas de qui est né Chevert.

Le père de Murat jouissait d'une sorte d'aisance. Desirant faire entrer son fils dans les ordres, il l'envoya étudier à Toulouse; mais il ne put mettre ce projet à exécution. Le jeune Murat, déjà habitué à une vie dissipée, montra peu de goût pour l'étude, et revint à la maison paternelle lorsque son éducation n'était encore qu'à peine ébauchée; il y passa plusieurs années, partageant avec les domestiques le service de l'auberge et des écuries.

En 1784, un homme de condition, qui prenait des chevaux à la poste, s'étant laissé intéresser par la conversation de Murat, lui proposa de l'emmener à Paris. Cette offre était bien faite pour séduire un jeune homme ardent et plein du desir de courir le monde; il accepta avec grand empressement, et du consentement de son père il partit pour la capitale, à la suite de ce seigneur. Il vécut quelque temps dans sa maison, considéré comme s'il en eût été le fils; mais quelques fredaines l'en firent chasser, et il ne tarda pas à se trouver sans ressources et dans le plus absolu dénuement.

Dans cette extrémité, il fut forcé, pour pourvoir à son existence,

d'entrer comme marmiton dans les cuisines du prince de Condé. Il ne conserva pas long-temps cette place, dont il fut renvoyé, dit-on, pour cause d'infidélité. On rapporte à ce sujet l'anecdote suivante :

Murat, dînant un jour chez Récamier, fameux banquier de Paris, trouva les plats tellement à son goût, qu'il pria son hôte de lui donner un bon cuisinier, parce que le sien le quittait. M. Récamier observa que sa demande venait très-à-propos, en ce que ce n'était pas son cuisinier qui avait fait le dîner, et qu'il devait la bonne chère de ce jour aux talens d'un ancien artiste actuellement sans place. Murat pria M. Récamier de le lui envoyer. M. Récamier s'acquitta de cette

commission. Le cuisinier ne se souciait nullement d'aller parler à Murat; M. Récamier le pressa de lui dire quels motifs il pouvait avoir de ne le pas faire. Le cuisinier qui était prudent n'osait rien répondre; à la fin il se laissa déterminer, et il prit le chemin du palais de Murat.

Dès que Murat le vit, il reconnut en lui l'ancien chef sous lequel il avait travaillé dans les cuisines du prince de Condé: ce cuisinier savait bien qui était Murat, c'est pour cela qu'il ne voulait pas aller chez lui. Murat paya d'effronterie, et sans se déconcerter dit au cuisinier qu'il parlerait à M. Récamier. Effectivement, lorsqu'il le vit il lui fit observer que le cuisinier en question était un mauvais sujet. M. Ré-

camier crut voir du mystère dans cette affaire : il questionna de nouveau le cuisinier ; celui-ci gardait toujours le silence. M. Récamier, pour le faire parler, avoua que Murat avait dit beaucoup de mal de lui, et qu'il le qualifiait même de très-mauvais sujet. Cette déclaration fit sortir le cuisinier de l'extrême réserve dans laquelle il s'était contenu jusque là ; il se déboutonna et déclara tout. Son indignation le porta plus loin, il conta l'aventure à toutes ses connaissances. Murat le fit déporter à l'île de Rhé, et dans la crainte que ses enfans ne parlassent de la cause qui avait occasionné l'exil de leur père, il leur fit partager son sort.

Après avoir été chassé des cuisines du prince de Condé, Murat

entra chez le célèbre traiteur Beauvilliers, en qualité de *garçon*. Ce dernier, de qui nous tenons ce fait, nous a assuré qu'il n'avait eu à lui reprocher qu'un ridicule amour de sa personne, et beaucoup de lenteur dans son service.

Ces occupations étaient vraiment indignes de Murat. Il avait pu, dans la maison paternelle, et étant encore enfant, se livrer à des soins aussi peu analogues à l'espèce d'éducation qu'il avait reçue; mais à l'âge où il se trouvait, il était temps qu'il prît un état plus convenable. Son père, dont la tendresse était alarmée d'un semblable genre de vie, et qui craignait que le jeune Murat ne se perdît entièrement dans la société qu'il fréquentait à Paris, s'em-

pressa de le rappeler auprès de lui.

De retour chez ses parens, il fallut que Murat se livrât de nouveau à l'étude; car son père n'avait point renoncé au dessein de le faire entrer dans les ordres, et croyait que, devenu plus sage, son fils se soumettrait à ses desirs; mais il était difficile d'obtenir de l'assiduité au travail de la part d'un jeune homme qui avait déjà contracté l'habitude de l'oisiveté et de la dissipation. Murat, ennuyé de vivre ainsi dans la retraite, et ne se sentant aucun goût pour la carrière qu'on voulait lui faire embrasser, quitta le toit paternel, et s'engagea dans le régiment des Ardennes. Il n'y resta pas long-temps; sa conduite l'ayant exposé à des châtimens sé-

vères, il déserta pour s'y soustraire et retourna à Paris. Là, il vécut pendant plusieurs mois au moyen des secours que lui envoyait son père.

Les factieux, qui déjà formaient contre Louis XVI les horribles projets dont l'exécution devait couvrir la France de honte et de deuil, avaient commencé à saper les fondemens du trône en détruisant la maison militaire du roi. Murat, par la protection de quelques personnes qui s'intéressaient à lui, parvint à se faire admettre dans la garde constitutionnelle qu'on donna au monarque; mais cette garde, quoique composée en grande partie d'hommes sur le dévouement desquels le roi ne dût pas compter, excita encore

de l'ombrage et ne tarda pas à être supprimée. Murat obtint alors une sous-lieutenance dans le 12e régiment de chasseurs à cheval. A cette époque l'armée était désorganisée ; beaucoup d'officiers émigraient, d'autres quittaient le service ; il n'était point difficile de monter en grade : Murat parvint en peu de temps à celui de lieutenant-colonel. Il réunissait au surplus ce qui servait alors de titre de recommandation. Il avait une belle prestance militaire ; et, ce qui suppléait à tous les talens, les opinions les plus démagogiques et les plus exaltées. On l'a vu depuis, lorsqu'il eut fait sa fortune, affecter, comme tous ses anciens complices parvenus, des manières douces et agréables,

et il aurait été difficile de reconnaître sous les habits et les traits du prince le même homme qui, en 93, se promenait dans les rues de Toulon, un *gourdin* à la main, la tête affublée du bonnet à queue de renard, et la figure à moitié couverte d'une épaisse et longue barbe noire. Mais c'était sous ces dehors à faire mourir les enfans de peur, qu'un zélé patriote devait se présenter, et Murat n'aurait pas voulu être confondu avec un modéré.

Il fréquentait assiduement tous les clubs de Toulon : ce fut dans un de ces rassemblemens révolutionnaires qu'il vit pour la première fois Buonaparte. Aussi fougueux jacobins l'un que l'autre, ils se lièrent d'amitié, et se réunirent

pour persécuter non-seulement les hommes qui combattaient leurs affreux principes, mais même ceux qui croyaient échapper à l'échafaud en ne manifestant aucune opinion : on sait que ces derniers étaient qualifiées suspects et traités comme criminels. La ville de Toulon ne fut pas seule témoin de la fureur anarchique de Buonaparte et de Murat : s'étant rencontrés dans la suite à Nice, ils y renouvelèrent connaissance, et scellèrent leur amitié par de nouveaux crimes. On les accuse notamment d'avoir fait fusiller plusieurs personnes enfermées au fort, et d'avoir exercé des cruautés inouies sur ces malheureuses victimes de leur attachement au gouvernement sous lequel la

France avait été si long-temps heureuse et florissante. Quand il fut permis d'exprimer son indignation contre les auteurs et fauteurs de pareils forfaits, quand ceux qui échappèrent au supplice qu'ils méritaient durent rendre compte à l'opinion publique des motifs qui avaient pu les porter à ces excès, Murat se justifia, comme le fit Fouché, en disant : « Je conviens de tous mes « torts; mais que voulez-vous? j'é« tais dans le délire ». Oh! que la France ne trouva-t-elle alors assez d'énergie pour secouer le joug de ces fous furieux, et que ne les fit-on renfermer pour préserver le peuple des atteintes de leur cruelle rage! Cinq millions d'hommes, qui en ont péri victimes, ne manque-

raient pas en ce moment à nos campagnes désertes ; notre malheureux pays n'aurait pas été deux fois en moins d'un an le théâtre des combats et de la dévastation ; la gloire de la nation n'aurait pas été compromise ; nous ne nous trouverions pas vis-à-vis des étrangers dans la position humiliante où nous sommes placés. Car, n'en doutons pas, ils étaient encore dans leur délire, ceux qui nous ont attiré tous ces maux, et si leur horrible maladie parut changer de caractère, elle n'en fut que plus terrible dans ses effets. Simples citoyens, ils égorgèrent au nom de la liberté et de l'égalité ceux qui possédaient des honneurs et des richesses, afin de s'en emparer. Parvenus par une

suite de crimes au faîte des grandeurs, au souverain pouvoir, leur cupidité, leur avide ambition les tourmentèrent encore : ils voulurent s'emparer successivement de tous les trônes de l'Europe, du monde entier. Le bonheur de la France ne fut jamais rien pour eux. Dévaster les campagnes, brûler les villes, immoler des populations nombreuses, voilà ce qui était pour eux une sorte de besoins, et ce qu'ils appelaient travailler pour la gloire.

On a prétendu que Murat portait dans sa poche l'os d'un orteil, qu'il appelait une dépouille d'aristocrate, et qu'il montrait comme un trophée. Nous ne pouvons garantir l'exactitude de ce fait; mais nous savons qu'il y avait d'autres

sortes de dépouilles d'aristocrates beaucoup plus à sa convenance, et dont il n'oubliait jamais de s'emparer lorsqu'il pouvait le faire sans exciter les soupçons des *incorruptibles*.

Au surplus, la conduite de Murat, pendant le temps de la terreur, ne peut être révoquée en doute; des faits authentiques déposent contre lui, et nous citerons comme témoignage de ses sentimens la lettre qu'il écrivit à la convention à l'occasion de la mort de Marat; après avoir exprimé la douleur qu'il avait éprouvée à la nouvelle de ce *funeste* évènement, il demandait qu'il lui fût permis de changer son nom de *Murat* en celui de *Marat*. L'assemblée passa, dit-

on, à l'ordre du jour, mais on mentionna honorablement sa demande.

Il est remarquable que le même homme qui avait sollicité comme une faveur de porter l'infâme nom de Marat, fit, quelques années plus tard, d'inutiles et humiliantes démarches pour être avoué par la famille des comtes de Murat.

La chûte de Roberspierre amena celle des terroristes ; beaucoup néanmoins échappèrent à l'échafaud en changeant tout-à-coup de parti. Murat voulut feindre de partager la joie que le peuple fit éclater à la mort du tyran, mais ses opinions ne pouvaient être méconnues. Les nombreux et récens témoignages qu'il en avait donnés ne lui permettaient pas de les dissimuler. Le re-

présentant Aubry le fit arrêter ainsi que Buonaparte comme suspects de terrorisme ; ce dernier ne tarda pas à être remis en liberté. Murat fut renfermé au fort, et ce fut pendant sa détention qu'il lia connaissance avec Leclerc, qui depuis devint son beau-frère.

Au sortir de sa prison, Murat, destitué, vint à Paris. Il y retrouva Buonaparte, et celui-ci, ayant acquis la confiance de la convention par sa conduite au 13 vendémiaire, profita du crédit qu'il avait pour faire réhabiliter son ami dans son grade. Murat fut employé à l'armée des Pyrénées occidentales, d'où il passa en Italie.

Ici commence la carrière militaire de Murat, car jusqu'alors il

n'avait été qu'un soldat de garnison. Nous allons le suivre parmi les armées françaises où il se fit un nom, plutôt par sa bravoure que par son habileté, et où il a acquis la seule gloire qui ne puisse lui être disputée. On est en droit de lui reprocher, il est vrai, d'avoir souvent souillé ses lauriers par des actions indignes d'un officier français; mais il ne faut pas être à son égard plus sévère qu'envers la plupart des militaires de ce temps, qui se portaient, après la victoire, aux excès les plus honteux. Ce goût du pillage et de la dévastation, entretenu par Buonaparte, a long-temps déshonoré nos soldats, et terni les plus beaux faits d'armes. Espérons qu'attachés désormais à leur devoir

et à leur patrie, ils ne combattront que pour l'honneur et la gloire de la France.

Dès que Buonaparte eut été nommé général en chef de l'armé d'Italie, Murat obtint le grade de colonel : il se distingua en plusieurs rencontres dans la guerre de ce pays, et y avança sa fortune militaire.

Dans le bulletin par lequel Buonaparte rendit compte du combat de Vico et de la bataille de Mendovi, il dit que Murat, devenu alors son aide de camp et chef de brigade, se distingua à la tête du vingtième régiment de dragons.

Au passage du Mincio et au combat de Borghetto Murat commandait la cavalerie de l'armée d'Italie,

et il y donna des marques de courage, ayant dégagé lui-même plusieurs chasseurs que l'ennemi était sur le point de faire prisonniers.

En messidor an 4, Murat était déjà parvenu au grade de général de brigade, et jouait un rôle assez important. Il se fit remarquer à l'attaque du camp retranché des Autrichiens, sous Mantoue. On lit dans le rapport publié à ce sujet, qu'ayant reçu l'ordre d'attaquer avec deux mille hommes la droite du camp des ennemis, il remplit glorieusement sa mission, et porta dans leurs rangs le désordre et l'épouvante.

Après la bataille de Roverdo, qui eut lieu le 4 septembre 1796 (18 fructidor an 4), Murat fut

employé à la poursuite de l'ennemi ; il passa l'Adige à un gué, avec un détachement du dixième de chasseurs, portant en croupe un égal nombre de fantassins.

A la bataille de Bassano, qui se livra le 22 fructidor an 4, Murat commandait un corps de cavalerie, et il envoya des détachemens à la poursuite des Autrichiens.

Le récit du combat de Céréa nous apprend que le général Murat, à la tête de quelques centaines de chasseurs, culbuta plusieurs escadrons de la cavalerie du général Wurmser. Il le poursuivit et tenta de lui couper la retraite ; mais ce dernier, s'étant renforcé de quelques troupes auxiliaires, et se trouvant en nombre supérieur, re-

poussa ses attaques avec avantage.

Murat fut blessé légèrement à la bataille de Saint-Georges, qui se livra peu de temps après.

Au combat de la Corona, il contribua puissamment au succès de l'affaire, à la tête d'une demi-brigade d'infanterie légère, avec laquelle il avait marché toute la nuit pour tourner la position attaquée.

Murat, dans le cours de cette campagne, avait gagné toute la confiance de Buonaparte. Il fut chargé par lui de différentes missions fort importantes à la cour de Turin et à Gênes : il s'en acquitta d'une manière très-satisfaisante; mais nous ne prétendons pas faire entendre par-là qu'il était déjà devenu un habile négociateur. On sait

que ces missions se bornaient le plus ordinairement à signifier les ordres du général victorieux, et à en faire l'exécution par la menace de ses armes.

La campagne d'Italie de 1797 fournit à Murat de fréquentes occasions de déployer le même courage et la même activité qui l'avaient distingué dans la précédente. Il donne les plus éclatantes preuves de bravoure à la bataille de Rivoli, où les Autrichiens sont mis en pleine déroute; contribue puissamment aux victoires de Saint-Georges et de la Favorite, et passe le Tagliamento à la tête d'une division de l'armée française, sous le feu des batteries autrichiennes. Buonaparte lui donne les plus grands éloges dans les

divers rapports qu'il adressa au directoire.

Murat fut ensuite envoyé à l'armée de Rome, où il commanda sous Berthier. Les vexations exercées par les Français envers les peuples des états romains portèrent ceux-ci à la révolte. Il fut chargé de les soumettre. Il marcha contre les habitans d'Albano et de Castella qui s'étaient soulevés, et en tua un grand nombre. On lui reproche d'avoir dans cette expédition poussé la sévérité jusqu'à la barbarie, et d'avoir particulièrement persécuté les ecclésiastiques.

Au mois de septembre Murat fut chargé par Buonaparte du commandement d'une colonne sur les confins de la Valteline. Sa mission

était d'arranger les différens qui existaient alors entre les Grisons et le gouvernement de ce pays; mais cette négociation n'était que le prétexte sous lequel Buonaparte déguisait ses véritables intentions, car les forces que Murat avait sous ses ordres permettant bientôt d'agir plus ouvertement, la Valteline perdit son indépendance, et fut réunie à la république cisalpine.

Après le traité de Campo-Formio, qui assurait à la république française une partie des conquêtes faites pendant les deux campagnes, Buonaparte partit au mois de novembre pour se rendre à Rastadt, où il devait présider la légation française. Murat l'accompagna et eut part aux honneurs que reçut

dans sa route le général victorieux.

Le directoire ne voyait pas sans inquiétude le crédit dont Buonaparte jouissait dans l'opinion publique ; il connaissait son ambition, son caractère dominateur, et redoutait sa prépondérance. On conçut pour l'éloigner le projet de l'expédition d'Égypte, et le commandement en chef lui en fut remis. Son ami Murat voulut l'accompagner ; il s'embarqua à Toulon, sur le vaisseau Lorient, le 19 mai 1798.

Le 9 juin la flotte se trouva devant Malte. Buonaparte effectua une descente dans l'île. Il chargea Murat de plusieurs missions auprès du grand-maître de l'ordre, et, en dernier lieu, du commandement

d'une colonne; mais il n'y eut aucune gloire dans cette expédition : le grand-maître et les chevaliers capitulèrent presque aussitôt, et ils renoncèrent à tous leurs droits.

Ce fut dans la nuit du 1er juillet 1798 (13 messidor an 6), que les Français débarquèrent à Aboukir; le lendemain ils étaient maîtres d'Alexandrie, et huit jours après ils se trouvaient au pied des pyramides. Là se livra une sanglante bataille, où les Mamelouks furent entièrement défaits par l'artillerie et par le fer des carabiniers. Murat s'y distingua par sa bravoure; ce jour faillit même être le dernier de sa vie. Emporté par son ardeur, en commandant une charge de cavalerie, il se trouva pendant quel-

ques instans seul au milieu d'un parti de Mamelouks. Malgré ses efforts il aurait infailliblement succombé au nombre, si plusieurs cavaliers français ne fussent parvenus à le dégager.

La victoire des pyramides ouvrit aux Français les portes du Caire. Ils y firent leur entrée deux jours après la bataille, le 23 juillet (5 thermidor). Le peuple, à qui le joug des Mamelouks était insupportable, profita de leur défaite pour se soulever et se livrer au pillage. Nos soldats, encore échauffés par le combat, se dispersèrent au milieu du trouble, et s'abandonnèrent à tous les excès. Le général en chef eut d'autant plus de peine à faire cesser ce désordre que beau-

coup d'officiers et même des généraux se trouvaient parmi les pillards. C'est à cette échauffourée que nous devons la plupart des Korans, des momies et de toutes les curiosités égyptiennes qui existent maintenant en France. La grande mosquée du Caire fut particulièrement dilapidée. Elle renfermait beaucoup d'objets précieux, offrandes de piété faites par les plus riches musulmans depuis longues années. En peu d'instans tout fut dispersé; les uns (et c'était le plus grand nombre) s'emparaient des trésors et des riches ornemens de la mosquée, d'autres emportaient des Korans, des livres de prières, et autres objets de curiosité. Murat n'avait pas cru devoir diriger ses

pas vers une mosquée : c'était dans la maison d'un riche Mamelouk qu'il avait pénétré ; nous ne savons dans quel dessein, mais il y trouva l'occasion de faire une bonne action. Plusieurs soldats s'étaient introduits jusque dans le harem : à leur aspect toutes les femmes avaient pris la fuite ; une d'elles cependant ne put leur échapper, et ils allaient la rendre victime de leur brutalité, lorsque Murat, attiré par ses cris, entre dans la salle où se passait cette scène. La vue de cette infortunée, douée d'une figure charmante et de la plus tendre jeunesse, lui inspira une vive pitié. Il s'élança sur ceux qui cherchaient à lui faire violence, et voulut les obliger à se retirer ; mais

ceux-ci, loin d'avoir égard à ses ordres, y opposèrent la résistance, et l'un d'eux menaça le général de lui casser la tête si lui-même ne sortait pas à l'instant. Murat, animé par la colère, à laquelle se mêlait peut-être un sentiment de jalousie, abat d'un coup de sabre le bras du rebelle et se dispose à lutter contre les autres. Sa fermeté les intimida ; ils prirent la fuite et le laissèrent seul avec la jeune femme qui était tombée évanouie. Il lui prodigua les soins les plus empressés. Dès qu'elle eut recouvré ses sens elle se jeta aux pieds de son libérateur. Le cœur des femmes est le même par-tout : la jeune Égyptienne fut sensible aux tendres soins que lui témoignait celui à qui

elle devait et la vie et l'honneur; elle s'attacha à son sort. Murat en devint éperduement amoureux, et, à l'exemple du général Menou, il se serait probablement fait mahométan pour l'épouser, si un jeune capitaine d'artillerie n'eût séduit et enlevé sa belle pendant la campagne de Syrie. Ainsi, sans cette circonstance, qu'il regarda sans doute alors comme un malheur, Murat ne serait assurément jamais devenu roi de Naples. A quoi tiennent les destinées des empires!

Nous n'entreprendrons pas de tracer l'histoire de la guerre d'Égypte, quoique Murat y ait pris la plus grande part; le récit de ces évènemens appartient à l'histoire

de Buonaparte ou de la révolution française. Nous nous bornerons à rappeler les affaires dans lesquelles il s'est particulièrement distingué.

Les Arabes occupaient le village de Bondé, couvert de tous côtés par les inondations. Ils se trouvaient inexpugnables, et infestaient le Nil par leurs pirateries. Les expulser de ce poste paraissait en effet très-difficile, mais que ne peuvent des Français qui marchent en avant? Buonaparte charge les généraux Murat et Lasud de se porter sur ce point; un combat s'engage au milieu des marais, les Arabes sont bientôt dispersés; on les poursuit pendant cinq lieues, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture: leurs chevaux,

leurs chameaux et tous leurs effets tombèrent au pouvoir des deux généraux.

Murat fit partie de l'expédition de Syrie ; il était à la tête d'environ mille hommes de cavalerie. Le 7 ventose l'armée partit de Kan-Jounes, marchant sur Gazah, où s'était replié Abdalla avec les Mamelouks et son infanterie. Buonaparte dispose en carré chacune des quatre divisions qu'il avait sous ses ordres : celle du général Kléber forme la gauche, et se dirige sur Gazah, à la droite de l'ennemi ; le général Bon occupe le centre, et marche vers son front ; la colonne de droite est formée par la division Lannes qui se dirige sur les hauteurs et tourne les positions qu'oc-

cupait Abdalla. Le général Murat, qui commandait la cavalerie et six pièces de canon, marchait en avant de l'infanterie, et se disposait à charger l'ennemi. A son approche, la cavalerie d'Abdalla fait plusieurs mouvemens qui annoncent de l'indécision dans ses desseins. Elle s'ébranle, et paraît vouloir charger; mais bientôt elle rétrograde et se retire au galop pour prendre une nouvelle position. Le général Murat pousse des partis, et fait manœuvrer la cavalerie pour engager les Turcs à le charger ou à attendre la charge; mais ils se replient à mesure qu'il avance, et à la nuit ils avaient entièrement disparu.

Après plusieurs jours de marche, pendant lesquels Murat déploya son

activité accoutumée, l'armée arriva devant Saint-Jean-d'Acre. Il montra également le plus grand courage au siége de cette ville, et fut du nombre des généraux qui montèrent à l'assaut. On sait quelle fut l'issue de ce siége. Buonaparte, après avoir épuisé toutes ses ressources, et vu périr l'élite de ses soldats, fut obligé de se retirer honteusement ; il ne put parvenir à s'emparer d'une misérable bicoque : mais c'est que cette place, véritablement peu forte, était devenue imprenable par le courage et l'habileté de ceux qui avaient entrepris de la défendre. Buonaparte n'avait pas affaire, dans cette circonstance, à des généraux septuagénaires ou à d'ignorans musul-

mans ; ses adversaires, le commodor Sidney Smidt et l'ingénieur français Phelippeau, à la tête de quelques débris d'une armée indisciplinée, surent résister aux attaques de troupes aguerries et victorieuses, et arrêtèrent dans sa course le jeune guerrier qui, habitué à n'éprouver presque aucune résistance, avait peut-être déjà conçu l'audacieux projet de porter ses armes jusqu'à Constantinople.

Tandis que Buonaparte consumait son armée et son temps devant Saint-Jean-d'Acre, les Turcs qu'il avait battus se ralliaient sur ses derrières, et opéraient leur jonction avec les Naplouzins. Ils avaient repris l'offensive et s'étaient présentés devant Saffet, forteresse

située sur la rive droite du Jourdain. Ils la tenaient étroitement bloquée, et comme elle était dépourvue de vivres et de munitions, ils n'auraient certainement pas tardé à s'en emparer. Buonaparte envoya, le 24 germinal, le général de brigade Murat, à la tête de mille hommes d'infanterie et d'un régiment de cavalerie, avec ordre de marcher à grandes journées sur le pont d'Iacoub, à trois lieues du château de Saffet, de s'en emparer, de prendre en revers l'ennemi qui bloquait la forteresse, et de se réunir ensuite avec le plus de célérité possible au général Kléber, qui devait avoir en présence des forces considérables. Murat remplit par-

faitement le but de sa mission. Le 27 germinal, il chasse les Turcs du pont d'Iacoub, surprend le fils du gouverneur de Damas, enlève son camp, et tue tout ce qui n'avait pas fui. Il avait débloqué Saffet, et poursuivi l'ennemi l'espace de plusieurs lieues sur la route de Damas.

Cependant il ne prend aucun repos. Après avoir laissé un poste au pont d'Iacoub, approvisionné Saffet, il se porte le 28 à Tabarié, où il s'empare des munitions de guerre et de bouche que l'ennemi avait abandonnées. Les vivres renfermés dans ces magasins auraient suffi pour nourrir l'armée pendant plus d'un an.

La célérité que Murat mit à exé-

cuter ces mouvemens contribua puissamment à la victoire du mont Tabor.

Le 1er prairial, l'armée leva le siége de Saint-Jean-d'Acre, après soixante-un jours de tranchée ouverte. Elle arriva au Caire le 18, laissant sur sa route une longue trace de dévastation et de ruines. Buonaparte, furieux de n'avoir pu parvenir à s'emparer de Saint-Jean-d'Acre, exerça sa vengeance sur de malheureux habitans qui ne pouvaient lui résister ; il fit brûler tous les villages et toutes les moissons depuis cette ville jusqu'à Gazah.

Pendant l'expédition de Syrie, le général Desaix avait été chargé de s'emparer de la haute Égypte. Après plusieurs combats où les

Mamelouks et les Arabes avaient été battus, Ibrahim-bey, qui commandait les premiers, avait divisé ses forces; il s'était dirigé sur Gazah, tandis que Mourad-bey cherchait à se réunir à un rassemblement d'Arabes qui s'était formé sur les lacs Natron. Murat reçut l'ordre de se rendre, à la tête d'une colonne mobile, à ces lacs, d'en éloigner les rassemblemens d'Arabes, et de couper le chemin à Mourad-bey. Ce général arrive aux lacs Natron, prend chemin faisant un kiachef et trente Mamelouks, dissipe les partis d'Arabes et prévient l'arrivée de Mourad-bey, qui, à cette nouvelle, rétrograde, et s'établit, le 25 messidor, près des pyramides de Gizeh, du côté du désert. Buonaparte, ins-

truit de ce mouvement, part du Caire, et ordonne à Murat de le joindre aux pyramides de Gizeh. Celui-ci, après l'avoir rejoint, suit l'espace de cinq lieues la route qu'avait prise Mourad-bey. Ce dernier cherchait à regagner la haute Égypte par le Faioum; Murat se disposait à le poursuivre; mais ce soin est laissé au général Friant. Buonaparte ayant reçu une lettre d'Alexandrie, qui lui apprenait qu'une flotte turque de cent voiles avait mouillé à Aboukir et annonçait des dispositions hostiles contre Alexandrie, ordonna au général Murat de se mettre en marche pour Rahmanié, avec sa cavalerie, les grenadiers de la soixante-neuvième brigade, ceux des dix-hui-

tième et trente-deuxième, les éclaireurs, et un bataillon de la treizième, qu'il avait déjà sous ses ordres. Murat y arrive le 29 messidor, et en part le 2 thermidor pour se rendre à Birket avec la cavalerie, les dromadaires, les grenadiers et le premier bataillon de la soixante-neuvième. Il avait ordre de se mettre en communication avec Alexandrie par des détachemens, de faire reconnaître l'armée à Aboukir, et de pousser des patrouilles sur l'Éter et autour du lac Madié.

Mustapha-pacha, commandant l'armée turque, avait débarqué avec environ quinze mille hommes, beaucoup d'artillerie, une centaine de chevaux; il s'occupait à se retrancher. L'armée française, dont

le quartier-général était arrivé à Alexandrie, prend position, dans la nuit du 6 au 7, au puits situé entre cette ville et Aboukir. Le général Murat avait la cavalerie sous ses ordres.

Le 7 thermidor, à la pointe du jour, l'armée se met en mouvement; Murat a le commandement de l'avant-garde : pendant une grande partie de l'affaire, il suivit tous les mouvemens et se tint constamment aux tirailleurs. L'armée française s'était plusieurs fois élancée jusqu'aux retranchemens des Turcs, et chaque fois le feu meurtrier de l'ennemi l'avait obligée de se retirer. La victoire devenait incertaine, ou plutôt il paraissait à craindre que cette attaque

ne fût infructueuse, et que les Français ne fussent obligés de se retirer précipitamment vers Alexandrie. Murat saisit le moment où le général Lannes lançait sur la redoute des ennemis les bataillons de la vingt-deuxième et de la soixante-neuvième demi-brigades, pour ordonner à un escadron de charger et de traverser toutes les positions des Turcs, jusque sur les fossés du fort. Ce mouvement est fait avec tant d'impétuosité et d'à-propos, qu'au moment où la redoute est forcée, cet escadron se trouvait déjà pour couper à l'ennemi toute retraite dans le fort. La déroute est complète, l'ennemi en désordre, et frappé de terreur, trouve par-tout les baïonnettes et

la mort; la cavalerie le sabre; il ne croit avoir de ressources que dans la mer : dix mille hommes s'y précipitent, ils y sont fusillés et mitraillés. Jamais spectacle aussi terrible ne s'est présenté : aucun ne se sauve; les vaisseaux étaient à deux lieues dans la rade d'Aboukir. Murat avait pénétré avec la cavalerie jusque dans le camp des Turcs, il se bat comme un soldat; malgré une blessure qu'il avait reçue dès le commencement de la charge, il reste à la tête de sa colonne. Il pénètre jusqu'au poste où se tenait Mustapha-pacha, commandant en chef l'armée turque; il voulait le faire prisonnier : Mustapha lui tire un coup de pistolet qui le blesse légèrement au-dessous

de la mâchoire inférieure. Murat lui abat deux doigts de la main droite, le fait saisir par deux soldats et conduire au quartier-général.

Cette victoire, dont presque toute la gloire appartient à Murat, fut la dernière à laquelle il prit part en Égypte.

On sait qu'un mois après cette bataille, Buonaparte, qui ne possédait plus en Égypte d'assez grandes ressources pour pouvoir y soutenir le rôle brillant qu'il avait joué jusqu'alors, abandonna l'armée et partit accompagné seulement des généraux sur le dévouement desquels il comptait le plus : c'est dire que Murat était du nombre. Après avoir mouillé à

Ajaccio, ils arrivèrent à Fréjus le 9 octobre 1799 ( 17 vendémiaire an 8 ).

Murat, qui avait toute la confiance de Buonaparte, fut un de ceux qui coopérèrent le plus à la révolution du 18 brumaire. Dès le commencement de ce mois ils avaient ensemble de fréquentes conférences à la Malmaison, et il fut du nombre de ceux que les directeurs Gohier et Moulins eurent le projet de faire arrêter. On sait comment s'opéra le changement politique auquel Buonaparte a dû la souveraine puissance en France; mais passant légèrement sur une circonstance qui paraît peu importante, en lisant les détails de cette journée, on n'a peut-être jamais

remarqué que ce fut à Murat qu'il dut non-seulement le succès de l'affaire, mais son propre salut. Buonaparte a souvent reproché à Murat, et d'une manière dure et humiliante, que ce dernier n'avait pas une tête fortement organisée. Habitué à trouver d'immenses ressources, et favorisé de la fortune, le bonheur l'avait rendu insolent; mais lorsqu'il a éprouvé des revers nous avons vu que sa tête n'était pas non plus si fortement organisée qu'il voulait bien le faire croire. Le danger qu'il courut le 19 brumaire, au conseil des cinq cents, assemblé à Saint-Cloud, ne faillit-il pas lui tourner la tête? Effrayé à la vue des poignards, il s'enfuit précipitamment, monta à

cheval et courut bride abattue vers le pont, criant : « Je suis le dieu « de la foudre » ! C'en était fait de lui s'il allait jusqu'à Paris : l'assemblée allait décréter la mise hors la loi que l'on demandait à grands cris. La plupart des amis de Buonaparte partageaient sa terreur ; les troupes mêmes n'osaient lui obéir. Murat, qui sut calculer l'étendue du péril qu'entraînait la perte d'un moment, courut après lui, calma la frayeur dont il était saisi, parvint enfin à lui persuader qu'il n'était pas le dieu de la guerre, mais à la veille de devenir le chef de l'état, ou de périr sur un échafaud, et que, dans une semblable circonstance, il fallait ne pas se laisser abattre par le premier obstacle qui

se présentait. Ses exhortations produisirent un effet sensible sur l'esprit du général. On envoya chercher Lucien, qui ce jour-là présidait le conseil des cinq cents; il vint trouver son frère, et, d'après l'avis de Murat, ils rentrèrent dans la salle à la tête d'un peloton de grenadiers. « Que les bons citoyens « se retirent, dit Murat, le conseil « des cinq cents est dissous ». Ces paroles, et sur-tout la présence des baïonnettes, produisirent l'effet le plus prompt : en moins de cinq minutes les députés se dispersèrent, la plupart fuyant par les fenêtres.

Ainsi, sans Murat et Lucien, Buonaparte courait jusqu'à Paris, criant toujours qu'il était le dieu de la foudre, les projets des conjurés

échouaient, et le directoire sortait vainqueur de cette lutte. Buonaparte a sans doute su apprécier le service que lui a rendu son ami dans cette circonstance; mais, si l'on considère toute l'importance de ce service, on conviendra avec nous que les graces que Murat a obtenues dans la suite de son beau-frère, n'étaient qu'un juste tribut de la reconnaissance que ce dernier lui devait. Voyant dans Murat, dès ce moment, un ami sur le dévouement duquel il pouvait compter, Buonaparte voulut resserrer encore les liens qui les unissaient : il lui donna, peu de temps après la journée du 18 brumaire, la main de Caroline-Annonciade, la plus jeune de ses sœurs.

Buonaparte, devenu premier consul, et voyant son pouvoir affermi en France, conçut le projet d'aller reconquérir l'Italie. Murat fut du nombre des généraux qui le suivirent. Son beau-frère lui confia le commandement de l'avant-garde de l'armée de réserve.

Lorsque tout portait à faire croire aux Autrichiens que l'armée française menaçait Turin, le général Murat entrait, le 7 prairial, dans Vercelli avec sa division de cavalerie. Il enleva, dans cette occasion, une grand'garde, culbuta sur la Sesia mille hommes de cavalerie ennemie, et prit des magasins très-considérables de riz, de blé et d'avoine.

Après s'être arrêté un instant à

Vercelli, il se porta sur Novare, dont il s'empara sans beaucoup de résistance. Le 10 prairial, il reçut l'ordre de passer le Tésin; ce qu'il fit en présence du premier consul, après un combat assez vif. Il se porta ensuite sur Bu Farola, qui fut aussitôt évacuée. Ce fut lui qui, le même jour, arriva le premier aux portes de Milan, et en reçut les clefs. Il entra sur-le-champ dans la ville et fit cerner la citadelle. Ensuite il passa le Pô à Nocetto, occupa Plaisance, et s'empara des immenses magasins de l'ennemi.

Murat contribua dans cette campagne au gain de la célèbre bataille de Marengo. Au moment où, dans cette bataille, l'armée française res-

saisit la victoire, en sortant du défilé où le général ennemi la tenait comme assiégée, Murat, avec sa cavalerie et le centre de l'armée, s'avança dans la plaine à demi-portée de canon des Autrichiens. Il inquiéta le centre de l'ennemi, précipita et suivit son mouvement, et tint en échec un corps énorme de cavalerie, qui ne put manœuvrer que sous le feu de trois pièces de canon et d'un obusier. Le gouvernement français, sur le compte qui lui fut rendu de la conduite de Murat dans cette importante affaire, lui accorda un sabre d'honneur à titre de récompense.

Murat reçut, en 1801, le commandement en chef de l'armée d'observation qui se mit en marche

vers Ancône. Il était chargé d'occuper les contrées cédées à l'armée française par l'armistice de Trévise, et de remettre le pape en possession de ses états. La seule présence des troupes françaises suffit pour obliger les Napolitains à évacuer le château Saint-Ange, les Marches et tout le territoire de l'église. Le pape appela près de lui le général Murat, à qui il fit l'accueil le plus flatteur.

Le 18 février 1801 (29 pluviose an 9,) Murat signa les conditions de l'armistice conclu entre la république française et le roi des Deux-Siciles. Par le traité de paix qui s'ensuivit Porto Longone, l'île d'Elbe et la principauté de Piombino furent cédés à la France.

Murat se rendit, après cette expédition ; à Florence, au mois d'août, pour y placer sur le trône d'Étrurie Louis, premier infant d'Espagne, ancien duc de Parme. Il gouverna ensuite la république cisalpine, mais toujours sous le titre de général, jusqu'à ce qu'il fût appelé à Lyon pour assister à la *consulta législative* de cette république. L'organisation définitive fut achevée dès le 25 janvier 1802, et Buonaparte fut nommé président de la république italienne. Il chargea Murat d'aller à Milan instaler les nouvelles autorités. On lui offrit, pour reconnaître les soins qu'il avait donnés aux affaires pendant le gouvernement provisoire, un sabre magnifique : il le refusa, disant

qu'il desirait que la valeur en fût employée aux besoins de l'armée; mais cette apparente générosité s'accordait fort peu avec sa conduite durant son commandement, car il avait plusieurs fois usé du pouvoir pour lever dans le pays des contributions énormes à son profit particulier.

Il rentra en France en 1803, et fut nommé par le gouvernement président du collége électoral du Lot. Choisi comme député par ce département, il entra au corps législatif. Au mois de janvier 1804, on lui confia le gouvernement de la ville de Paris, et il obtint le rang et les honneurs de général en chef.

Murat joua un rôle détestable dans l'assassinat du duc d'Enghien.

Ce fut lui qui choisit, parmi les gens les plus dévoués à Buonaparte, ceux qui devaient composer le tribunal inquisitorial chargé non de juger, mais de condamner le prince. Il assista à la séance, afin d'être assuré que les intentions de son maître seraient remplies.

Aussitôt que la sentence de mort fut prononcée, le duc fut conduit dans le fossé sec du château. Il pria de faire parvenir une boucle de ses cheveux à mademoiselle de Rohan, qui était à Ettenheim, et que l'on croit qu'il avait épousée. L'air noble et imposant du prince, dans ce moment solennel, inspirait aux satellites mêmes de Buonaparte le respect et l'admiration. L'un d'eux s'avançait pour recevoir cette bou-

cle de cheveux ; mais Murat l'arrêta par ces mots, prononcés d'une voix féroce : « On ne doit pas se charger « des commissions d'un traître ». Le duc jeta un regard de mépris sur le barbare exécuteur des volontés du tyran, et donnant aussitôt lui-même le signal à ses assassins, il reçut la mort avec ce courage calme et ferme que la vertu seule peut inspirer.

On a prétendu que l'épouse de Buonaparte et d'autres personnes sollicitèrent la vie du duc. Ce sont de fausses suppositions, imaginées par des gens qui, ne pouvant dissimuler le caractère dur et farouche de Buonaparte, attribuaient comme par compensation toute l'humanité et toute la sensibilité possible à sa

femme et à ses sœurs. Aucune de ces prétendues solliciteuses ne savait que le duc avait été arrêté, qu'il eût été renfermé dans la citadelle de Strasbourg, encore moins qu'il fût à Paris. Quelques-uns des ministres mêmes de Buonaparte ne savaient rien de ce qui se passait.

Murat figura aussi, jusqu'à un certain point, dans le procès de Moreau ; avant que l'avocat de cet illustre accusé commençât son plaidoyer, il prononça lui-même un discours admirable qui électrisa tout l'auditoire. Tout le monde se leva et battit des mains, ce qui fit dire à Georges que s'il était Moreau il coucherait ce soir-là au château des Tuileries.

Le grand-juge, qui faisait régu-

lièrement son rapport à Buonaparte de ce qui se passait à la cour criminelle, fut, à ce qu'il paraît, trompé par l'agent qu'il employait pour lui rendre compte, heure par heure, de ce qui s'y passait. On dit au grand-juge que le discours était assez mauvais, et plus propre à faire tort au général qu'à le servir. Là-dessus le grand-juge ordonna que le discours fut imprimé et distribué. il alla ensuite à Saint-Cloud, et rendit compte à Buonaparte de ce discours et des ordres qu'il avait donnés pour le faire imprimer. Cependant Murat, qui avait été présent au tribunal, arriva à Saint-Cloud et rapporta ce qu'il avait vu et entendu, ajoutant qu'il ne concevait pas comment le grand-

juge pouvait permettre qu'on imprimât un semblable discours, qu'il montra à Buonaparte, tel que les écrivains sténographes l'avaient recueilli. Le grand-juge fut très-mal traité : Buonaparte, suivant la coutume qu'il avait adoptée vis-à-vis de ce ministre, lui donna des soufflets et des coups de pied que celui-ci reçut avec la plus parfaite résignation. Le célèbre Louvois mourut, dit-on, de douleur de ce que Louis XIV, dans un moment d'impatience, avait levé la main sur lui : les ministres de Buonaparte n'étaient pas si sensibles aux injures. Leur maître les traitait avec le dernier mépris, et, soit chez eux conscience ou lâcheté, ils enduraient tous les mauvais traite-

mens que les plus bas valets ne souffriraient pas. C'était là, au surplus, les charges attachées à la jouissance de 200,000 francs de revenu.

Murat, dans une autre circonstance de cette affaire, ne se montra néanmoins pas plus prudent que le grand-juge. Le suicide prétendu de Pichegru ayant été publié, et les ennemis de Buonaparte le représentant comme une fausseté imaginée pour déguiser une barbarie commandée par le chef du gouvernement, Murat, en sa qualité de gouverneur de Paris, démentit ce bruit par une proclamation solennelle, ce qui n'était bon qu'à l'accréditer et à le répandre. Il paraît certain que, jouissant de l'entière

position devant les débouchés de la forêt Noire. Ses patrouilles, qui se montraient fréquemment aux patrouilles ennemies, leur firent croire que nous voulions pénétrer par ces débouchés, et assurèrent ainsi le succès de la véritable attaque que nous devions faire.

A la suite de quelques combats dans le récit desquels Buonaparte donna à Murat une place honorable, l'armée ennemie se trouva enfermée dans Ulm. On sait que Buonaparte n'épargnait pas la vie des hommes pour assurer ses succès militaires; ce moyen n'était pas le seul qu'il employât : il connaissait le pouvoir de l'or, et l'on peut dire que plus d'une fois il a acheté la victoire. Les troupes renfermées

dans Ulm étaient sous les ordres d'un général qui, dit-on, ne résista pas à la séduction; il capitula sans se battre, et laissa ainsi pénétrer les Français sans obstacle jusque dans le cœur des états autrichiens. Le prince Ferdinand refusa d'accéder à cette lâche capitulation, et, à la tête de vingt mille hommes, il gagna les frontières de la Bohème. Murat fut détaché de l'armée française à la poursuite de cette colonne. La division ennemie Werneck voulut l'arrêter à Langenau; mais il lui fit trois mille prisonniers, dont un officier général, et lui enleva deux drapeaux. Tandis qu'il manœuvrait par sa droite à Heydenheim, le maréchal Lannes marchait par Rafen et Nordlingen. La marche de la

vemens, quoique se battant toujours, disait le bulletin de cette date, Murat était parvenu à gagner de vitesse l'ennemi, qui avait deux marches sur lui. L'effet de cette prodigieuse activité avait été la prise de quinze cents chariots, de cinquante pièces de canon, de seize mille hommes et d'un grand nombre de drapeaux. Dix-huit généraux avaient posé les armes; trois avaient été tués. Le prince Ferdinand ne s'était soustrait lui-même, avec le peu de monde dont nous venons de parler, qu'en se réfugiant sur le territoire prussien.

Murat rejoignit, le 4 brumaire, le gros de l'armée française à Munich, qui continua bientôt sa marche victorieuse, passant l'Iser et se diri-

geant sur l'Inn. Après avoir passé l'Inn, ainsi que le reste de l'armée, il se mit, à la tête de la cavalerie, à la poursuite des Autrichiens. Ayant rencontré leur arrière-garde sur la route de Mérobach, il la battit et la dispersa presque entièrement.

Les Russes venaient au secours des Autrichiens, et avaient pris position sur les hauteurs d'Amstellen. Murat fut le prémier des généraux français qui les combattit. Il les attaqua à la tête des grenadiers de la division Oudinot. Le combat fut opiniâtre. Les Russes finirent néanmoins par être dépostés de toutes leurs positions, laissant quatre cents morts sur le champ de bataille, et quinze cents prisonniers.

Le succès de cette affaire fut particulièrement dû à la bravoure et à l'habileté du maréchal Oudinot.

Murat contribua puissamment à la prise de Vienne, où il fit son entrée le 11 novembre. Il battit encore les Russes à Hollabrünn, et se distingua à la bataille d'Austerlitz, qui amena la paix.

En temps de paix, les princes Buonaparte rentraient à Paris, comme des soldats en garnison, et le train de vie que plusieurs y menaient rendait la comparaison d'autant plus juste. Leurs altesses, enrichies des dépouilles des peuples chez lesquels le chef de leur famille avait porté la guerre, pouvaient vivre d'une manière assortie au rang qu'elles occupaient; mais

les vieilles habitudes ne se passent pas facilement. Ainsi, l'on voyait tous ces nouveaux seigneurs fréquenter les jeux et autres lieux du Palais-Royal aussi recommandables. Buonaparte, qui tenait à ce que tous ceux auxquels il avait confié le soin de représenter des princes à sa cour remplissent leurs rôles convenablement, se plaignit de tout ce désordre. Il prescrivit une étiquette et traça la conduite que chacun devait tenir. Ce changement ne fut pas du goût de tout le monde; mais il fallut bien qu'on se soumît. Dès-lors, il y eut en apparence plus d'ordre et de décence dans la famille impériale. En réalité, ce fut toujours la même immoralité et les mêmes débauches; il n'y avait de

moins que le scandale. Ces dames allaient régulièrement à la messe, faisaient des aumônes et ne payaient pas leurs dettes. Elles n'avaient plus d'autres amans que leurs chambellans, leurs secrétaires, leurs écuyers, et le plus grand mystère couvrait toutes les intrigues. Les maris, de leur côté, se contentaient des dames d'honneur, dames de compagnie, demoiselles, lectrices, etc., qui composaient la maison des princesses. Il arrivait par fois qu'un prince faisait des excursions dans le ménage d'un de ses frères, mais rarement portaient-ils le désordre ailleurs que dans leur famille. Murat, néanmoins, offrit ses vœux à madame J..., femme du général de ce nom, le-

quel, de son côté, fit la cour à madame Murat. Ce double commerce amoureux dura quelque temps; des plaisans indiscrets le firent cesser d'une manière désagréable pour ces deux dames. Cachés sous le masque, dans un bal chez Cambacérès, ils donnèrent avis au prince et au général que l'un attentait à l'honneur de l'autre. Tous deux sortirent furieux; mais au lieu de se battre ensemble, ils battirent leurs femmes. J..., envoyé peu de mois après en Portugal, faisait, dit-on, descendre de voiture, sa femme à chaque relai, et la maltraitait en présence de tous les assistans. Murat fut plus réservé. Il avait, il est vrai, plus de ménagemens à garder. C'était à son alliance qu'il devait sa fortune

et son rang, et il eût été au moins impolitique à lui de faire trop de bruit.

Madame Murat, la plus ambitieuse des sœurs de Buonaparte, sollicitait de son frère une couronne. C'était peu pour elle que de n'être qu'altesse impériale. Son frère n'avait point encore de royaume dont il pût disposer en sa faveur; mais dans les négociations qui eurent lieu avec la Prusse, à la suite de la bataille d'Austerlitz, il demanda et obtint, en faveur de Murat, la souveraineté du grand-duché de Berg et de Clèves.

Ce fut le 25 mars 1806 que Murat fit son entrée à Dusseldorf, comme grand-duc de Clèves et de Berg. Nous allons transcrire fidè-

lement la relation que l'on fit à Dusseldorf même, de cette cérémonie. C'est, vu le personnage qui y figure, une sorte de scène de comédie, qu'on affaiblirait par l'analyse. « L'évènement politique qui change l'existence du grand-duché de Berg, et lui assure une prospérité nouvelle, vient d'être consommé, dit cette relation, on date du 26 mars. Ce fut hier que le prince Murat, duc de Clèves et de Berg, fit son entrée à Dusseldorf. Il était annoncé depuis deux jours; les habitans des campagnes voisines du lieu où il devait passer le Rhin, et un grand nombre de ceux de la capitale, s'étaient portés au-devant de lui, jusque sur les bords du fleuve. A midi, on le vit descendre

de voiture sur le rivage opposé. Il était accompagné de ses aides de camp et des officiers de sa maison, ayant pour escorte un détachement de gendarmerie du département de la Roër. Au moment où son altesse mit le pied sur le pont volant, la musique de la garde d'honneur se fit entendre, et les sons des instrumens, mêlés aux acclamations du peuple, portèrent au prince, pendant qu'il traversait le fleuve, la première expression des transports qui éclatèrent lorsqu'il descendit sur le territoire de Berg. C'était à une demi-lieue de Dusseldorf. Le général de division Dupont, à la tête de son état-major, une députation de la magistrature et la garde d'honneur à cheval étaient

là pour le recevoir. Sa voiture fut entourée d'une foule de peuple toujours croissante jusqu'à la ville. Les cris de *Vive l'empereur Napoléon! vive le prince Murat!* ne cessèrent pas de se faire entendre. Arrivé à la porte de Dusseldorf, les magistrats le complimentèrent en lui offrant les clefs de la ville et le vin d'honneur. Les expressions les plus remarquables de sa réponse pleine d'affabilité passèrent bientôt de bouche en bouche, et firent la plus vive impression. Les acclamations qui l'accompagnaient redoublèrent; le desir de le voir devint une ivresse générale. Le bruit des cloches et les salves d'artillerie remplissaient les airs. Le clergé, en corps, sortit processionnellement de l'église, sur

son passage, pour lui rendre les honneurs souverains. Le 32e et le 96e régimens de ligne, dans une tenue superbe, formaient une double haie, depuis l'entrée du faubourg jusqu'au palais, et cet appareil militaire, rappelant le souvenir de la gloire dont ces deux régimens se sont couverts sous les yeux même du prince, durant la dernière campagne, ajoutait l'éclat le plus imposant à la pompe de cette solennité.

« Les états, le conseil intime, la régence reçurent leur souverain à la porte de son palais, et le complimentèrent au sortir de sa voiture. Tous les membres qui composent ces divers corps lui furent ensuite présentés individuellement, et il

s'entretint long-temps avec eux sur les intérêts du duché de Berg, et sur les moyens de favoriser l'industrie qui en fait la richesse, gagnant tous les cœurs par la grace de ses discours et par l'annonce de ses bienfaits. Les principaux fonctionnaires publics furent admis à l'honneur de dîner avec lui. Le soir, il se rendit au spectacle, où l'avidité de jouir de sa présence avait conduit presque toute la ville. La foule, qui n'avait pu entrer dans la salle, remplissait les rues et couvrait une vaste place. Quand il parut dans sa loge, il fut couvert d'applaudissemens long-temps prolongés. Son avènement à la souveraineté fut célébré par une scène ingénieuse et parfaitement exécutée. Quand il

sortit, les acclamations du peuple se renouvelèrent et le suivirent jusqu'à son palais. Des emblèmes sans nombre, mêlés aux feux d'une illumination brillante, se faisaient remarquer de tous côtés. A l'hôtel de ville, un transparent montrait deux écussons soutenus par un génie. Dans le premier, on lisait : *Vive l'Empereur Napoléon !* dans le second : *Vive le duc Joachim !* Au-dessous on avait écrit sur des trophées : *Victoire de Wertingen, victoire d'Ulm, passage du pont de Vienne, victoire d'Austerlitz*; aux fenêtres de plusieurs maisons particulières, on voyait réunis les noms de Napoléon et de Joséphine; d'autres présentaient ceux de Joachim et de Caroline.

« Aujourd'hui 26, les membres des états, ceux de la régence, le conseil intime et toutes les autorités judiciaires, ont prêté, dans les mains de leur nouveau souverain, leur serment de fidélité. Cette auguste cérémonie s'est accomplie avec une pompeuse solennité. Le prince, dans un costume de la plus grande magnificence, était assis sous le dais ducal, environné de ses aides de camp et de l'état major de la division du général Dupont. Les corps qui devaient lui être présentés ont été introduits successivement et ont prononcé la formule du serment, après lui avoir exprimé, par l'organe de leurs présidens, leur admiration, leur amour et les espérances qu'a fait

naître son avènement à la souveraineté du duché de Berg. Le prince leur a adressé, de son côté, des paroles de bonté qui ont excité beaucoup d'émotion. En attendant le clergé s'était rendu à la porte du palais de S. A. pour la recevoir sous le dais, et la conduire à l'église où devait être célébrée une messe solennelle. Elle s'y est rendue à travers une double haie de soldats français et au milieu d'un peuple immense dont il est impossible de peindre l'enthousiasme. Les uns s'exprimaient en français, les autres en allemand : tous faisaient éclater des transports de joie. Les noms de Joachim et de Caroline sortaient de toutes les bouches. Les tribunes et la nef de l'église, remplies de

tout ce qu'il y a de plus distingué dans la ville de Dusseldorf, offraient un coup-d'œil magnifique : la satisfaction brillait dans tous les regards. Le prince a reçu, durant le cours de l'office, tous les honneurs dus à la souveraineté. Après la messe, il est rentré dans son palais conduit sous le dais par le clergé, comme il l'avait été en venant à l'église. L'ivresse de la multitude, qui se pressait pour le voir, semblait s'accroître de moment en moment.

« Le souvenir des deux journées qui viennent de s'écouler se conservera long-temps parmi les habitans de Dusseldorf, et sera cher à tous ceux du duché de Berg. Rien n'aurait manqué à notre bonheur

si, en adressant au nouveau souverain que le ciel nous a donné les témoignages éclatans de notre amour et de nos espérances, nous avions pu les faire agréer aussi à l'auguste princesse qui doit partager son empire sur nos cœurs; nos vœux appellent avec ardeur le moment où elle viendra montrer à ses sujets les hautes vertus et les graces touchantes qui l'ont rendue si respectable et si chère aux habitans de la capitale de l'empire français.

« Les qualités éminentes du prince qui va nous gouverner, la haute protection de l'empereur Napoléon, les relations qui vont nécessairement s'établir entre notre pays et la France, tout nous annonce, tout nous garantit les des-

tinées les plus prospères. Pourrions-nous ne pas embrasser avec transport de si fortunés présages »?

On voit par ce récit que Murat n'était pas moins charlatan dans ses relations officielles que son beau-frère. Il se montre à peine *à ses peuples*, et il est reçu par les plus vives acclamations; tout le monde est dans l'ivresse; un père de retour dans sa famille, après une longue absence, ne reçoit pas de ses enfans autant de témoignages d'amour que cet usurpateur, en s'emparant, à l'aide des baïonnettes, de la souveraineté d'un pays où il ne s'est jamais présenté qu'en ennemi.

Voici les actes qui suivirent cette entrée solennelle

« Nous, Joachim, prince et grand amiral de France, duc de Clèves et de Berg, etc. etc., avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

Art. 1er. L'acte impérial, par lequel sa majesté l'empereur des Français et roi d'Italie nous a cédé et transporté la propriété et souveraineté des duchés de Clèves et de Berg, sera proclamé et affiché dans toute l'étendue de ces deux duchés, le 23 du présent mois de mars.

II. Il n'est rien changé à l'administration, soit civile, soit judiciaire, des duchés de Clèves et de Berg; tous les magistrats et officiers civils, de justice et de police, qui y sont en activité, continueront l'exercice de leurs fonctions.

III. A compter de la publication

de l'acte impérial sus-mentionné, et du présent, la justice sera rendue dans les deux duchés en notre nom, et tous les actes publics seront faits sous notre autorité, comme le tout était fait ci-devant au nom et sous l'autorité *des souverains, nos prédécesseurs.*

IV. Le sieur Baron de Hompesch, dans le duché de Berg, et le chef de l'administration actuelle dans le duché de Clèves, sont chargés de l'exécution des dispositions ci-dessus.

Donné à notre quartier-général de Cologne, le 21 mars 1806. JOACHIM.

« Le général de division Dupont, grand officier de la légion d'honneur, nommé commissaire pour prendre possession du duché de

Berg, par *S. A. le prince Murat*, grand amiral de l'empire, maréchal-lieutenant de S. M. l'empereur des Français et roi d'Italie, grand cordon de la légion d'honneur, grand dignitaire de l'ordre de la couronne de fer, chevalier de l'aigle noire et de l'aigle rouge de Prusse, etc., etc;

« Et M. le baron de Hompesch, conseiller d'état, président du conseil intime, et commissaire général du duché de Berg, nommé commissaire par S. M. le roi de Bavière, pour la remise de possession du duché de Berg;

« En conséquence du procès-verbal de la séance du conseil intime royal du duché de Berg, en date de ce jour, laquelle a eu lieu

en vertu de l'article 3 de la convention passée entre eux le 19 dernier,

« Déclarent :

« La prise de possession du duché de Berg et de ses dépendances, en toute souveraineté, dont le général de division Dupont a été chargé par S. A. le prince Murat, est pleinement et entièrement exécutée, et la remise de ce duché, dans toute son étendue et dans tous ses droits, est faite par M. le baron de Hompesch, au nom de S. M. le roi de Bavière.

« Fait et signé double, Dusseldorf, le 21 mars 1806.

« Le général de division, grand officier de la légion d'honneur,

DUPONT.

« Le commissaire général et président, baron de Hompesch.

« M. le baron de Hompesch, chargé de présenter les membres des diverses autorités qui devaient prêter le serment de fidélité à S. A. S. le prince et grand amiral de France, duc de Clèves et de Berg, leur a adressé ces paroles :

« En conséquence des pleins pouvoirs particuliers que j'ai reçus de S. M. Bavaroise, de remettre le duché de Berg, avec ses droits et dépendances, à la disposition de S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, et de faire prêter par les états, fonctionnaires publics et sujets, le serment de fidélité au prince que S. M. I. et R. l'empereur des

Français désignerait, les fidèles états de la noblesse et des villes sont appelés à prêter le serment de fidélité et d'obéissance à S. A. S. le prince Joachim, prince et grand amiral de France, duc de Clèves et de Berg, etc, etc; je suis persuadé qu'ils auront pour leur nouveau prince et souverain les mêmes sentimens de fidélité, d'obéissance et d'amour qui les ont distingués envers ses prédécesseurs ».

« Avant la prestation du serment de fidélité à Murat, en qualité de grand duc de Clèves et de Berg, le syndic des états a dit :

« Altesse sérénissime,

« Lorsque les états ci-assemblés de la noblesse et des villes capitales du duché de Berg présentèrent hier

leurs très-humbles respects à votre altesse sérénissime, c'était un acte de soumission, un devoir sacré envers leur nouveau souverain; en reparaissant aujourd'hui, c'est plutôt l'impulsion du cœur qui dirige leurs pas.

« C'est avec la plus douce émotion qu'ils apprirent de leur prince ces paroles : *Je tâcherai de rendre ce pays heureux*. Paroles vraiment dignes d'un père du peuple, paroles qui embrassent tout ce qui a rapport au bien de la patrie et au maintien de son heureuse constitution !

« Pénétré de la plus vive reconnaissance, le corps des états saura apprécier cette assurance gracieuse par son empressement de prêter à

votre altesse sérénissime le serment de fidélité ».

Après avoir reçu le serment de fidélité des états du duché de Berg, Murat leur parla à-peu-près en ces termes :

« Messieurs les membres des états du duché de Berg,

« Les hommages rendus par des acclamations multipliées à l'empereur Napoléon, et l'alégresse générale dont j'ai recueilli par-tout l'expression sur mon passage, en arrivant dans le duché de Berg, étaient déjà pour moi une garantie précieuse des sentimens que vous venez de m'offrir, et de la fidélité que vous m'avez jurée. Toutes les marques de dévouement qui m'ont été données, je les ai acceptées

comme un présage du bonheur que je me suis promis de l'affection de mes sujets ; ils doivent compter à leur tour que je remplirai l'obligation sacrée de ne rien négliger pour les rendre heureux.

« Vous ne serez pas trompés dans les espérances que vous a fait concevoir le changement politique qui vous donne un nouveau souverain ; l'empereur des Français ne vous aura pas promis vainement son intérêt et sa protection impériale. Je suis persuadé que vous ne cesserez jamais de vous en montrer dignes. Pour moi, je consacrerai au bien de l'état toute ma sollicitude et toutes mes facultés ; et j'espère qu'avec l'assistance de votre zèle, de votre expérience, et de votre

amour pour votre pays, je pourrai maintenir et même accroître sa prospérité ».

Ces promesses ne se réalisèrent pas complètement, mais on doit convenir que la faute n'en fut pas à Murat qui pouvait avoir de bonnes intentions; seulement il eut tort de parler en souverain, puisqu'il n'en avait que le titre et non la puissance. Ses ministres, nommés par Buonaparte, rendaient directement compte à ce dernier de leur administration, et Murat n'était pas même instruit de ce qui se passait dans ses états. Il en coûta d'abord à son amour-propre de jouer ainsi le rôle du roi de Cocagne, mais peu-à-peu il s'habitua à cet affront, et finit par ne plus

s'occuper du tout des affaires de son grand duché. Il chargea son ancien secrétaire intime, monsieur Agard, devenu ministre des finances, de veiller au recouvrement des fonds destinés à sa dépense particulière, et partagea son temps entre la chasse, l'amour et la toilette. Souvent aussi il passait des revues de ses troupes, lesquelles, composées d'Allemands et de quelques Français, avaient une très-belle apparence. Il ne résidait presque jamais à Dusseldorf. Cette ville, qui avait été riche et florissante, était alors entièrement ruinée; les manufactures étaient toutes suspendues, les rues étaient désertes, et les habitans paraissaient généralement dans la mi-

sère. Cet état déplorable était le résultat de la guerre de 1795 et du bombardement par les Français. Murat, dans l'impossibilité de réparer tant de maux, et obligé même d'y ajouter la conscription, les droits réunis et les persécutions du règne impérial, voulut du moins s'en épargner le spectacle. Il établit son séjour principal dans une maison de campagne appelée *Benrad*, située à six milles de la capitale, dans une position fort agréable. Il n'allait que très-rarement au palais qui avoisine la capitale, et ce n'était que pour donner audience, ou terminer les affaires dont on lui avait laissé le soin, et qui étaient facilement et prompte-

ment expédiées. Au surplus, il ne resta pas long-temps dans ses états. La guerre ayant éclaté entre la France et la Prusse, il fournit à son beau-frère le contingent de troupes auquel il s'était engagé dans l'acte de la confédération du Rhin, partit lui-même, au mois de septembre, pour commander un corps d'armée, et, dès les premiers jours de la campagne, il était avec sa réserve au centre de l'armée.

Le 8 octobre, il déboucha à la tête de la cavalerie légère, de Cronack, et se porta devant Salzbourg, avec le vingt-cinquième régiment d'infanterie légère. Un régiment russe voulut défendre le passage de la Saale; mais, après une canon-

nade d'une demi-heure, étant menacé d'être tourné, ce régiment quitta sa position et la Saale.

Il contribua au gain de la bataille d'Iéna, qui eut lieu le 14, et deux jours après il prenait la place d'Erfurt.

Le 25, il se mit à la poursuite d'une colonne prussienne qui, à la suite de la bataille d'Iéna, filait de Spandau sur Stettin. Le prince de Hohenlohe, qui commandait cette colonne, ayant déjà été fort maltraité dans deux rencontres, voulut déboucher de Boitzenbourg sur Hasleben; il fut trompé dans son mouvement. Murat jugea que l'ennemi cherchait à gagner Prentzlow; cette conjecture était fondée. Il marcha toute la nuit avec les divi-

sions de dragons des généraux Beaumont et Grouchy, éclairées par la cavalerie légère du général Lasalle. Les premiers postes de nos hussards arrivèrent à Prentzlow avec l'ennemi, mais ils furent obligés de se retirer, le 28 au matin, devant les forces supérieures que développa le prince de Hohenlohe. A neuf heures du matin, Murat arriva à Prentzlow, et, à dix heures, il vit l'armée ennemie en pleine marche. Sans perdre de temps en vains mouvemens, il ordonna au général Lasalle de charger dans les faubourgs de Prentzlow, et le fit soutenir par les généraux Grouchy et Beaumont, et leurs six pièces d'artillerie légère. Il fit traverser à Golmitz la petite rivière qui passe

à Prentzlow par trois régimens de dragons, attaquer le flanc de l'ennemi, et chargea son autre brigade de dragons de tourner la ville. Les canonniers à cheval placèrent si bien leurs pièces, et tirèrent avec tant d'assurance, qu'ils mirent de l'incertitude dans les mouvemens de l'ennemi. Dans le moment le général Grouchy reçut ordre de charger. Ses dragons s'en acquittèrent avec intrépidité. Cavalerie, infanterie, artillerie, tout fut culbuté dans les faubourgs de Prentzlow. On pouvait entrer pêle-mêle avec l'ennemi dans la ville; mais Murat préféra de la faire sommer par le général Béliard. Les portes de la ville étaient déjà brisées. Sans espérance,

le prince de Hohenlohe capitula, et défila devant l'armée française avec seize mille hommes d'infanterie, presque tous gardes du roi ou grenadiers, six régimens de cavalerie, quarante-trois drapeaux, et soixante-quatre pièces d'artillerie attelées.

Le 31 octobre, Murat avait son quartier-général à Friedland. Il y fit encore quatre mille prisonniers de guerre.

Le 1er novembre, il était à Demain, filant pour arriver à Rostack et couper la mer au général Blucher, qui cherchait à échapper avec quelques troupes.

Le 7, le général Blucher, entièrement cerné, quoique plusieurs pe-

lits corps prussiens se fussent réunis à lui, capitula et défila devant l'armée française.

Le 27 décembre, les Russes venus au secours des Prussiens faisaient à leur tour la guerre à nos troupes. De nouveaux combats, de nouvelles batailles suivirent naturellement. Murat, qui était resté malade à Varsovie, vint joindre l'armée, quoique valétudinaire, et s'y distingua encore par sa bravoure et son intrépidité. Il eut part à la bataille d'Eylau; et, à la tête de la cavalerie, il poursuivit l'armée russe dans sa retraite après la bataille de Friedland.

La paix de Tilsit avait mis le comble à la puissance de Buona-

parte ; mais c'était peu pour lui que de faire la loi à tous les souverains du continent, il voulait usurper leurs trônes, pour y placer des hommes de son choix. Il avait fait connaître ce projet, en disant un jour : « Dans dix ans, ma dynas-« tie sera la plus ancienne de l'Eu-« rope ». Ses premiers coups devaient frapper les Bourbons. Déjà Ferdinand IV avait été forcé de se retirer à Palerme, avec sa cour, et Joseph Buonaparte, soutenu par les baïonnettes, prenait le titre de roi de Naples et de Sicile, Buonaparte voulut en faire le souverain des Espagnes et des Indes. Murat fut chargé en chef de cette odieuse entreprise, et le trône de Naples devint la ré-

compense des efforts qu'il fit pour consommer cette nouvelle usurpation.

Au moment où les premiers troubles éclatèrent à Aranjuez, Murat était déjà en Espagne, et il y fit, dès l'instant même, des mouvemens militaires qui prouvent à-peu-près qu'il n'était pas totalement étranger à ces mouvemens.

Dans la gazette même qui rendit compte des évènemens d'Aranjuez, on lut ces mots : « Le quartier-général du grand duc de Berg était à Aranda ; il fut transféré le 19 à Somosierra ; le 20 à Brutrago, le 21 à Aldevanda. Il avait avec lui les corps du maréchal Moncey et du général Dupont. *Son arrivée parais-*

*sait généralement desirée*, (*à Madrid*).

Ce fut le 24 mars (1808) qu'il fit son entrée dans Madrid, à la tête de l'armée française. Il descendit à l'amirauté. Le gouverneur, les grands d'Espagne et les corps de la garnison lui furent présentés.

Le 25, il passa la revue de plusieurs corps de troupes françaises. Voici le rapport qui lui fut adressé le 23 mars, par un de ses agens.

« Monseigneur,

« Conformément aux ordres de V. A. I., je me suis rendu à Aranjuez, avec la lettre de V. A., pour la reine d'Étrurie. Il était huit heures du matin; la reine était encore couchée; elle se leva de suite et me

fit entrer. Je lui remis votre lettre; elle m'invita à attendre un moment, en me disant qu'elle allait en prendre lecture avec le roi et la reine. Une demi-heure après, je vis entrer la reine d'Étrurie, avec le roi et la reine d'Espagne.

« S. M. me dit qu'elle remerciait V. A. I. de la part que vous preniez à ses malheurs, d'autant plus grands, que *c'est un fils qui s'en trouve l'auteur*. (On voit déjà là que Buonaparte, par ses agens secrets, était parvenu à faire regarder purement et simplement comme une révolte contre son père, les efforts que faisait le prince des Asturies pour soustraire l'Espagne et sa maison à l'influence dévoratrice du soi-disant empereur des Français). Le

roi me dit que cette révolution avait été machinée; que de l'argent avait été distribué, et que les principaux personnages étaient son fils et monsieur Caballero, ministre de la justice; qu'il avait été forcé d'abdiquer pour sauver la vie de la reine et la sienne; qu'il savait que sans cet acte ils étaient assassinés pendant la nuit; que la conduite du prince des Asturies était d'autant plus affreuse, que, s'étant aperçu du desir qu'il avait de régner, et lui, approchant de la soixantaine, il était convenu qu'il lui céderait la couronne lors de son mariage avec une princesse française, ce que le roi desirait ardemment.

« Le roi a ajouté que le prince des Asturies voulait qu'il se retirât,

avec la reine à Badajoz, frontière du Portugal ; qu'il lui avait observé que le climat de ce pays ne lui convenait pas ; qu'il le priait de permettre qu'il choisît un autre endroit : qu'il desirait obtenir de *l'empereur* la permission d'acquérir un bien en France, et d'y finir son existence. La reine m'a dit qu'elle avait supplié son fils de différer leur départ pour Badajoz, qu'elle n'avait rien obtenu, et qu'il devait avoir lieu lundi prochain.

« Au moment de prendre congé de LL. MM., le roi me dit : « J'ai « écrit à *l'empereur*, dans les mains « duquel je remets mon sort. Je vou- « lais faire partir ma lettre par un « courrier ; mais je ne saurais avoir « une occasion plus sûre que la vô-

« tre ». Le roi me quitta alors pour passer dans son cabinet. Bientôt après il en sortit, tenant à la main la lettre ci-jointe, qu'il me remit, et il me dit encore ces mots : « Ma « situation est des plus tristes. On « vient d'enlever le prince de la « Paix, qu'on veut conduire à la « mort. Il n'a d'autre crime que ce- « lui de m'avoir été, toute sa vie, « attaché ». Il ajouta qu'il n'y avait sorte de sollicitations qu'il n'eût faites pour sauver la vie à son malheureux ami; mais qu'il avait trouvé tout le monde sourd à ses prières, et enclin à l'esprit de vengeance; que la mort du prince de la Paix entraînerait la sienne, et qu'il n'y survivrait pas.

*Signé* B. DE MONTHYON ».

Arriva bientôt l'affreuse catastrophe qui ensanglanta la ville de Madrid, où commandait Murat. Nous allons en donner une relation détaillée.

Le peuple de Madrid avait toujours été en fermentation depuis les évènemens d'Aranjuez. Il manifestait la plus vive indignation de la conduite des Français. Sa fureur était portée à un point dont on ne peut pas se faire d'idée. La victoire qu'il avait obtenue sur le roi Charles IV, les trophées qu'il avait conquis sur les deux cents carabiniers formant la garde du prince de la Paix, échauffaient son courage, et semblaient lui promettre de plus importans succès. Des insultes journalières furent faites à des Français.

Murat voulut d'abord réprimer ces mouvemens par des exemples de sévérité; mais ils ne servirent qu'à exaspérer davantage les esprits de la multitude, et l'on reconnut que la masse des habitans de Madrid était déterminée à secouer le joug des Français.

Depuis deux jours, les rassemblemens étaient plus nombreux; ils paraissaient dirigés vers un but. Des bulletins à la main, des proclamations couraient les campagnes. Français et Espagnols voyaient une crise s'approcher, et semblaient la voir avec plaisir : les premiers dans l'espoir du pillage, les seconds croyant qu'ils allaient recouvrer leur indépendance. La cause de la justice succomba.

La reine d'Étrurie et l'infant don Francisco, prévoyant cette émeute, sollicitèrent et obtinrent la permission de se rendre à Baïonne, où déjà se trouvaient Charles IV et la reine. Murat envoya un de ses aides de camp les complimenter, et les assurer qu'ils n'essuieraient aucune insulte. Arrivés sur la place du palais, cet officier est entouré par un rassemblement; il se défend longtemps; il était sur le point de périr, lorsque dix grenadiers de la garde arrivent, la baïonnette en avant, et le sauvent.

Au même instant, un autre officier est blessé dans un autre rassemblement. La grande rue d'Alcala, la porte du Soleil, la place Mayor se couvrent de peuple. Mu-

rat fait battre la générale, et chacun se rend à son poste. Un bataillon de la garde, de piquet au palais qu'il habitait, se rend sur la place avec deux pièces de canon. Il est bientôt provoqué par les insurgés; il se range aussitôt en bataille, et commence un feu sur deux rangs. La mitraille vole dans différentes rues : on se bat avec acharnement; mais, sans armes et sans ordre dans ses mouvemens, la foule des révoltés est bientôt dissipée, et la place jonchée de cadavres.

Murat avait envoyé l'ordre au général Grouchy d'entrer par la rue d'Alcala, pour dissoudre un rassemblement de plus de vingt mille personnes, qui s'était formé dans cette rue et dans les places en-

vironnantes. Trente coups de canon à mitraille, et quelques charges de cavalerie, nétoyèrent toutes les rues. Les révoltés se réfugièrent alors dans les maisons, et commencèrent à tirer par les fenêtres. Les généraux de brigade Guillot et Danbrai firent enfoncer les portes, et tout ce qu'on trouva dans les maisons, hommes, femmes et enfans, fut passé au fil de l'épée. Un détachement de la garde à cheval, à la tête duquel était le chef d'escadron d'Ausménil, chargea plusieurs fois sur la place; cet officier eut deux chevaux tués sous lui. Le général Grouchy eut un cheval blessé.

Pendant que ceci se passait, les Espagnols se portaient à l'arsenal, pour s'emparer de vingt-huit pièces de ca-

non, et s'armer de dix mille fusils, qui s'y trouvaient. Le général Lefranc, qui était caserné, avec sa brigade, au couvent de San-Bernardino, marcha au pas de charge, avec un régiment. Les insurgés n'eurent que le temps de tirer quelques coups de canon; tout ce qui se trouva dans l'arsenal fut passé au fil de l'épée. Les fusils, dont ils commençaient à défaire les caisses, furent renfermés dans les salles d'armes.

Un grand nombre de paysans des villages voisins avaient été appelés dans la ville pour cette grande expédition; mais elle avait été trop mal concerté. Ne pouvant lutter avec le moindre espoir de succès, ils cherchèrent à se sauver dans les

campagnes ; la cavalerie les attendait aux différentes issues de la ville ; ils furent chargés dans la plaine, et tous ceux qui furent pris les armes à la main furent fusillés.

La garnison française de Madrid eut seule part à ces évènemens, savoir : deux bataillons de fusiliers de la garde, que commandait le colonel Friederichs ; un piquet de chasseurs de la garde, et cinq ou six cents hommes de cavalerie. Quand on entendit le canon, la générale battit dans les cinq camps ; les divisions se formèrent et se dirigèrent au pas de charge sur Madrid ; mais lorsqu'elles arrivèrent, tout était terminé. La perte des Français fut considérable : celle des

Espagnols s'éleva à plusieurs milliers.

Ce funeste évènement alluma dans le cœur des Espagnols une haine contre les Français, que l'on doit considérer comme l'ame de leur résistance pendant les six années que dura la guerre dans la péninsule. La journée du 2 mai 1808 leur est toujours présente, et les habitans de Madrid ont institué une cérémonie funèbre pour en perpétuer le souvenir.

Ce fut peu de temps après cette catastrophe que le roi d'Espagne Charles IV, le croira-t-on? prit la résolution de nommer Murat lieutenant-général de son royaume, et qu'il adressa en conséquence

des lettres patentes à la junte et aux conseils de Castille et de la guerre.

Dès le 4 mai, la junte suprême de gouvernement avait décidé que la présidence en serait continuée à Murat.

Le 6, fut affichée la proclamation suivante de Murat :

« Soldats,

« Le 2 mai, vous fûtes contraints de courir aux armes et de repousser la force par la force.

« Vous vous êtes bien conduits, je suis content de vous, j'en ai rendu compte à l'empereur.

« Trois soldats se sont laissé désarmer : ils sont déclarés indignes de servir dans l'armée française.

« Maintenant tout est rentré dans l'ordre, le calme est rétabli, les hommes coupables ou égarés sont punis ou reconnaissent leur erreur ; un voile doit être tiré sur le passé, la confiance doit renaître.

« Soldats, reprenez avec les habitans vos anciennes liaisons.

« La conduite des troupes espagnoles mérite des éloges : elle doit cimenter de plus en plus l'harmonie et la bonne intelligence qui règnent entre les deux armées.

« Habitans de Madrid ! habitans de l'Espagne ! n'ayez plus d'inquiétude, dissipez les alarmes que la malveillance a voulu répandre ; reprenez vos habitudes, le cours de vos affaires, et ne voyez dans les

soldats du grand Napoléon, protecteur des Espagnes, que des soldats amis, que de fidèles alliés.

« Les habitans de toutes les classes, de tous les ordres, peuvent porter à l'ordinaire leur manteau; ils ne doivent plus être arrêtés ni inquiétés. *Signé* JOACHIM ».

Le 8 mai, le capitaine général de la nouvelle Castille, Francisco-Xavier de Negretto, adressa la lettre suivante à Murat :

« Monseigneur,

« J'ai reçu aujourd'hui la lettre que V. A. I. m'a fait l'honneur de m'adresser sur les tristes évènemens du 2 de ce mois. V. A. sent combien il a dû être douloureux pour un militaire espagnol de voir couler dans les rues de cette capi-

tale le sang de deux nations, qui, destinées à l'alliance et à l'union la plus étroite, ne doivent le répandre qu'en combattant l'ennemi commun.

« Que V. A. I. daigne me permetre de lui exprimer ma reconnaissance, non-seulement pour les éloges qu'elle a donnés à la garnison de cette ville, et pour les bontés dont elle l'a comblée, mais surtout pour son empressement à faire cesser les mesures de rigueur aussitôt que les circonstances l'ont permis. V. A. I. a confirmé ainsi l'opinion qui l'a précédée dans ce pays, et qui annonçait toutes les vertus dont elle est ornée.

« Je connais parfaitement les intentions pures de V. A. I., et je suis heureux de voir que la junte

de gouvernement ait su les apprécier, prévoyant tous les avantages qui doivent en résulter pour ma patrie qui est mon idole. Quant à moi, j'offre à V. A. I. l'hommage d'un dévouement bien sincère et absolu. J'ai l'honneur de l'assurer en même-temps que je dirigerai tous mes efforts vers le bien du service et le maintien de la tranquillité publique.

« *Signé* Francisco-Xavier de Negretto ».

Peut-on s'étonner, en voyant de semblables actes de lâcheté et de bassesse, sinon de trahison, que Buonaparte méprisât les hommes autant qu'on le lui a reproché?

Murat reçut encore les hommages et les félicitations des autorités, des

grands du royaume, et d'une députation de toutes les écoles de Madrid. Peut-être chacun chercha-t-il, par ces honteuses démarches, à détourner les soupçons; mais comment M. Joseph Manès, l'un des chefs de l'université, osa-t-il adresser le discours suivant?

« Les écoles royales de Madrid viennent offrir à votre altesse impériale et royale l'hommage de leur respect et de leur fidélité. Elles espèrent que votre altesse daignera leur accorder la protection dont S. M. *l'empereur* honore les professeurs des écoles publiques dans son vaste empire. Si, au milieu du bruit des armes, le *grand Napoléon* a respecté et protégé les paisibles travaux des professeurs de l'Allema-

gne, son lieutenant, *le héros compagnon de sa gloire*, ne pourra refuser sa bienveillance aux professeurs espagnols, aussi célèbres que ceux de Gottingue et de Vienne. Les écoles royales de Madrid sont celles qui, dans tout le royaume, ont le plus contribué à propager les idées libérales, etc., etc. »

Le 22 du mois de mai, Murat exerçait à Madrid la plénitude de l'autorité royale comme lieutenant du vieux roi. Par une circulaire, il rétablissait la commission directrice de consolidation des *velès royales*, créée le 30 août 1800, et abolie le 20 mars 1808, et il nommait le comte de Cabarrus surintendant-général de cette consolidation, avec le titre de maître des

comptes, et les fonctions de ministre de la commission du gouvernement.

Le 23, il ordonnait qu'on relâchât les embarcations des États-Unis d'Amérique, qui étaient retenues dans les ports d'Espagne comme ayant été visitées par les Anglais.

Il publia, le 4 juin, un ordre du jour portant amnistie en faveur des soldats espagnols de la garde royale, qui désertaient en grand nombre; mais cette voie de douceur apparente n'en séduisit aucun, comme les mesures de rigueur qu'il fit prendre n'empêchèrent pas ces troupes d'abandonner leurs drapeaux.

Voici l'acte par lequel Buonaparte, substitué aux droits des

princes d'Espagne, continua à son beau-frère Murat la lieutenance-générale de ce royaume :

*Décret.*

« Napoléon, etc., etc.

« Le roi et les princes de la maison d'Espagne nous ayant cédé leurs droits à la couronne, ainsi qu'il résulte des traités des 5 et 10 mai, et des proclamations adressées et enregistrées à la junte et au conseil de Castille,

« Nous avons décrété et décrétons, ordonné et ordonnons les dispositions suivantes :

« Art. Ier. L'assemblée des notables, déjà convoquée par le *grand duc de Berg*, se réunira à Bayonne le 15 juin.

« Les députés seront munis des vœux, demandes, plaintes et doléances de leurs commettans, pour servir à poser les bases de la nouvelle constitution qui doit gouverner la monarchie.

« II. *Notre bien aimé beau-frère, le grand duc de Berg*, est continué dans ses fonctions de lieutenant-général du royaume, etc., etc. »

Bientôt survint aussi l'acte par lequel Joseph Buonaparte, élevé à la couronne d'Espagne, continua cette même régence à Murat. Cet acte était conçu en ces termes :

« Ayant accepté la cession de la couronne d'Espagne qu'a faite en ma faveur mon très-cher et bien aimé frère *l'auguste empereur des Français et roi d'Italie, Napoleon Ier*,

comme il a été donné communication au conseil le 4 du courant, j'ai nommé pour mon lieutenant-général S. A. I. et R., le grand duc de Berg; je lui en fais part sous cette même date, le chargeant de faire expédier tous les décrets convenables, afin que les tribunaux et les employés de toutes les classes continuent l'exercice de leurs fonctions respectives, parce qu'ainsi l'exige le bien général du royaume, qui sera toujours le but de mes soins. Le conseil se tiendra pour entendre, et en soignera l'exécution en ce qui le concerne.

« *Signé* Moi le roi.

« Baïonne, le 10 juin 1808 ».

Cependant il tardait à Murat de cesser ces fonctions pénibles et

dangereuses, et d'aller prendre possession du royame de Naples, dont il était devenu chef par l'avènement de Joseph au trône d'Espagne. Il persuada donc celui-ci par des rapports mensongers que le calme était entièrement rétabli dans la péninsule, et que la majorité des habitans desiraient son arrivée. Joseph vint, sur la foi de ces promesses, et son beau-frère partit de suite pour l'Italie. Nous avons vu les détails de son entrée dans le grand duché de Berg, nous allons donner la relation de celle qu'il fit à Naples. Cette relation, publiée dans la gazette officielle, fut vraisemblablement faite par un écrivain charlatan, de l'espèce de ceux qui étaient attachés au service de

Buonaparte et présidaient à la rédaction des bulletins de la grande armée et des journaux du temps.

« Hier, 15 septembre, ( disent les nouvelles de cette ville ), à quatre heures après midi, *notre auguste monarque, le prince Joachim Napoléon*, élevé à la couronne des Deux Siciles, est arrivé à Portella, premier confin de ses états. Là, S. M. a été reçue par les généraux Régnier et Valentin, M. Parisi, intendant de la province de Labour, le sous-intendant de ce district, M. Flach, et toutes les autorités de la province, et des députations de toutes les communes.

« Le clergé de Fondi et la population entière s'étaient portés au-devant de leur souverain, auquel

ils avaient préparé des arcs de triomphe. Arrivé à Fondi, le roi est descendu de carrosse, et s'est rendu à la cathédrale, où il a été reçu sous un riche dais, et où des actions de graces ont été rendues au Très-Haut pour son heureuse arrivée. Le peuple ne pouvait imaginer assez de moyens pour exprimer l'enthousiasme dont il était animé; c'est au milieu de ces témoignages d'alégresse et d'attachement que S. M. a continué sa route.

« Vers les sept heures du soir S. M. est arrivée à Castellane, où elle a pris quelque repos, nécessaire après la fatigue d'un voyage si long et fait avec tant de célérité.

« Le lendemain, à cinq heures du matin, S. M. s'est placée dans

un canot, et escortée de la division des chaloupes canonnières dont les batteries répondaient à l'artillerie de la rade et des forts de Gaëte, S. M. est entrée dans le port de cette ville. En descendant à terre, au milieu des acclamations du peuple, S. M. a reçu les autorités locales et le clergé, et en a été complimentée : elle a ensuite passé en revue les troupes des garnisons, leur a fait faire différentes manœuvres, s'est informée de leurs besoins, a fait le tour et la visite des fortifications, et quitté Gaëte vers les neuf heures. Sur le Garigliano étaient élevés des arcs, des pyramides, des obélisques. Toute la route, jusqu'à Naples, était couverte de la population entière des

communes, ayant à leur tête leurs évêques, leur clergé et leurs magistrats. La ville de Capoue s'est particulièrement distinguée par la magnificence des décorations qu'elle avait fait élever à sa porte et sur la grande place, où un orchestre nombreux était réuni. Une foule d'inscriptions, rappelant les glorieux faits d'armes du monarque, fixaient tous les regards. Les troupes de ligne étaient en bataille depuis la porte de Rome jusqu'à celle de Naples, et le canon de la place ne cessait de se faire entendre. Les magistrats de Capoue, suivant l'antique usage, présentèrent à S. M. les clefs de leur ville, que le roi leur remit et confia de nouveau à leur fidélité.

« A Aversa, S. M. a pris un peu de repos. Déjà étaient arrivés, de Naples en cette ville, tous les ministres d'état de S. M., LL. EExc. l'ambassadeur de France, celui de Hollande, tous les grands officiers de la couronne, et un grand nombre de personnes de distinction. La ville a profité de l'heureuse occasion où elle possédait son souverain pendant quelques heures, pour lui donner tous les témoignages de son attachement et de la sincérité de sa joie.

« Depuis Portella jusqu'aux confins du territoire de Naples, toutes les gardes provinciales, revêtues de riches uniformes, et composées en grande partie de jeunes fils de propriétaires, rangées le long

de la route et sur les places des communes, faisaient éclater la plus vive alégresse, et se montraient fières de servir sous un prince environné d'une si grande gloire militaire : les acclamations des habitans de la campagne, la naïveté expressive de leur langage, ont sur-tout pénétré le cœur du roi. S. M. a répandu ses bienfaits sur la classe indigente dans tous les lieux de son passage.

« Les dispositions que la ville de Naples avait ordonnées pour célébrer l'avènement au trône et l'arrivée de S. M. étaient exécutées de tous points.

« A l'entrée de la magnifique rue de Foria étaient élevés deux grands corps d'architecture, ornés de

sculptures, d'inscriptions et de trophées militaires; au milieu s'ouvrait un magnifique vestibule conduisant à un riche pavillon.

« Au milieu d'un élégant édifice qui décorait la grande place du marché, s'élevait une statue équestre colossale de l'empereur Napoléon.

« Cette belle place était fermée par un bel arc de triomphe, élevé sur la route par laquelle le roi devait passer pour entrer dans la cité. Cet édifice était composé de trois arcs, à l'imitation de celui de Constantin, et décoré de sculptures et de bas reliefs, offrant des allusions aux grandes qualités de notre souverain : deux bas-reliefs, placés à droite et à gauche des petits arcs, méritaient une attention particu-

l'ouvrage de notre habile artiste Maresca, architecte de la ville de Naples, connu par sa vaste érudition et par un goût exquis dans les arts.

« Une salve d'artillerie et les proclamations des autorités de police avaient annoncé l'arrivée de S. M., et répandu l'alégresse la plus vive dans toutes les parties de cette vaste cité : toutes les maisons situées sur le passage de S. M. étaient décorées, ornées de festons de verdure, d'inscriptions et d'emblêmes allégoriques ; les fenêtres, les balcons n'étaient pas suffisans ; la foule des spectateurs, pressés dans les rues, l'était aussi sur le faîte des maisons et sur les terrasses ; la variété des décorations ; des banderoles et des

guirlandes, formait un spectacle extrêmement agréable.

« A trois heures, tous les généraux et officiers supérieurs de la garnison, ayant à leur tête son excellence le maréchal Pérignon, sont sortis à cheval de l'hôtel de de son excellence, et se sont portés à l'entrée de la rue de Foria, où le conseil d'état, le corps de ville et les autres autorités attendaient S. M.

« A cinq heures, S. M. est arrivée : le canon des forts et de la rade, les cloches de toutes les églises l'ont saluée. S. M. est descendue de voiture ; S. Exc. le maréchal Pérignon, lieutenant-général de S. M., à la tête du corps de ville, lui a présenté les clefs :

ensuite S. M. est montée à cheval, accompagnée du maréchal, de l'état-major-général, de tous les généraux et officiers supérieurs, de ses écuyers; précédée et suivie de nombreux détachemens de la garde royale, et de la foule du peuple, qui agitait dans ses mains des branches de laurier et d'olivier. C'est avec ce cortége que S. M. a traversé l'arc de triomphe élevé à la place du marché, et est allé descendre à l'église du Saint-Esprit, laquelle était ornée avec une magnificence extraordinaire.

« S. M. a été reçue par tout le clergé et par S. Em. le cardinal Firrao, grand-aumônier, et conduite sur le trône qui lui avait été préparé. Alors un *Te Deum* solen-

nel a été chanté, pour rendre grace à Dieu de cet heureux avènement. La musique de ce *Te Deum*, composée par le célèbre Paësiello, a été exécutée par les plus célèbres virtuoses.

« Après la cérémonie, S. M. est remontée à cheval, et dans le même cortége, passant par la rue de Tolède, s'est rendue à son palais, au milieu des acclamations les plus vives, auxquelles elle s'est montrée extrêmement sensible.

« Arrivée au palais, S. M. a été reçue au bas de l'escalier par les ministres, les officiers de sa cour, ses chambellans, et par les autorités civiles et militaires, qui ont eu l'honneur de lui être pré-

sentées par S. Exc. le maréchal Pérignon.

« Le roi s'est montré plusieurs fois au balcon du palais, pour se rendre aux vœux du peuple, qui mêlait les airs des *viva* au bruit des instrumens et des symphonistes.

« Le soir, tous les théâtres ont été ouverts gratuitement. La ville entière a été illuminée ; une foule d'édifices, et particulièrement le couvent de Saint-Martin, présentaient les décorations les plus ingénieuses et l'illumination la plus brillante. »

De ce moment, Murat, dans le royaume de Naples, agit et fut traité en roi. Il y rendit des décrets qui eurent leur exécution, et l'on

y combattit pour lui dans plusieurs circonstances.

Le 8 septembre, il accepta, par un décret, l'offre qui lui fut faite par ses ministres, de renoncer à leur traitement de conseiller d'état pendant toute la durée de leurs ministères.

Dès le lendemain de son arrivée dans la capitale, il avait rendu un décret portant que, dans toutes les prisons du royaume, il serait tenu un registre des détenus, de manière que le concierge pût, à tout moment, rendre compte d'eux, et de l'ordre en vertu duquel ils auraient été arrêtés. Le même registre devait contenir le nom et le domicile de l'agent de police qui aurait exécuté l'arrestation. Ce décret déter-

minait encore que tout individu qui, conduisant un citoyen en prison, ne montrerait pas au concierge l'ordre d'arrestation, serait retenu, ainsi que le prisonnier, et que le concierge en référerait sur-le-champ à l'autorité locale, qui prononcerait sur le sort des deux individus.

Le 9, les ministres et conseillers d'état prêtèrent serment entre ses mains, ainsi qu'il est d'usage pour tout souverain nouvellement parvenu à la couronne. Ce serment ne tarda point à être suivi de celui des archevêques et des évêques. Ce dernier fut conçu en ces termes : « Je jure et promets à Dieu, sur « les saints Évangiles, de garder « obéissance et fidélité à S. M. Joa-

« chim Napoléon, mon auguste et
« légitime souverain ; je promets
« en outre de n'avoir aucune in-
« telligence avec les ennemis de
« l'état, de n'assister d'aucun con-
« seil, de n'avoir aucune espèce
« de rapport avec ceux qui pour-
« raient troubler la tranquillité pu-
« blique ; et si, dans mon diocèse,
« il arrivait à ma connaissance qu'il
« se tramât quelque complot, soit
« contre la personne de S. M., soit
« contre l'état, je jure d'en faire
« aussitôt la déclaration au gou-
« vernement ».

Murat, pour paraître s'occuper beaucoup des affaires de l'état, ne sortait presque pas et recevait peu de monde. Chaque jour les gazettes annonçaient qu'il était resté la veille

enfermé avec ses ministres; il voyait, disait-on, par lui-même jusqu'aux plus petits détails de l'administration de son royaume.

A une époque encore voisine de l'intronisation de Murat, on avait déjà combattu. Les Anglais étaient descendus dans les parages de la tour de Mitillo, et Murat, voulant récompenser ceux des habitans qui les avaient repoussés, avait accordé à chacun d'eux une gratification de vingt-cinq ducats.

Ce fut le 25 que celle des sœurs de Buonaparte qui avait épousé Murat arriva à Naples.

Son entrée, suivant les gazettes, fut presque aussi brillante que celle de son mari; mais la chose serait moins surprenante, car la police

de Murat était là pour exercer son inquisition, et les habitans étaient bien obligés, bon gré, malgré, d'exprimer leur joie d'un aussi heureux évènement, en décorant leurs maisons de tapis, de guirlandes, etc., etc.

Le 9 octobre, Murat, en qualité de roi de Naples, institua un ordre de chevalerie, sous le nom d'ordre des Deux Siciles, et il en distribua lui-même des décorations dans la cathédrale.

Ce fut dans le courant du même mois que ses troupes, réunies à un corps de troupes françaises, forcèrent l'officier anglais, gouverneur de l'île de Caprée, de capituler avec la garnison sous ses ordres. Ce fait d'armes a été beaucoup van-

té. Nous allons en parler avec quelque détail.

Il paraît que, depuis trois ans que les Anglais occupaient cette île, ils n'avaient rien épargné pour en faire un poste formidable : fortifications, artillerie, batteries de terre et de mer, tout y avait été construit ou porté à grands frais ; ils croyaient ce poste tellement inexpugnable, qu'ils l'appelaient *le petit Gibraltar.*

Murat, à peine arrivé dans le royaume de Naples, sentit de quelle importance il était de chasser les Anglais d'un poste où tous ses ennemis trouveraient un sûr asyle. L'intérêt de son commerce maritime demandait également que l'on débusquât un ennemi toujours en ob-

servation, et qui pouvait compter toutes les barques qui entraient dans le port de Naples, ou qui en sortaient.

Le 4 octobre, à trois heures après minuit, soixante bâtimens de transport, ayant à bord quinze cents hommes choisis parmi les carabiniers et les grenadiers de l'armée française et napolitaine, et dans la garde royale, sortirent de Naples : ils furent joints en mer par un renfort de quatre cents hommes, venant de Salerne. L'expédition était commandée par le général de division Lamarque, ayant sous ses ordres les généraux de brigade Mouseras, d'Estrées et prince Pignatelli, et les adjudans-commandans Thomas et Chavardes. Une

frégate, une corvette et vingt-six canonnières protégeaient les bâtimens de transport. Le trajet fut court et heureux. Les Anglais jugeaient l'entreprise si difficile, qu'ils furent extrêmement surpris à l'apparition des troupes napolitaines. Cependant la mer était si houleuse qu'elle retarda de quelques heures le débarquement, et donna aux assiégés le temps de se mettre en défense.

Une fusillade vive et inattendue n'empêcha pas cinq cents hommes de débarquer ; les premiers qui mirent pied à terre furent les grenadiers royaux et les chasseurs corses, ayant à leur tête l'adjudant-commandant Thomas. Ils furent bientôt après suivis du reste des

troupes, mais, le débarquement effectué, de nouvelles difficultés se présentèrent. Il fallait d'abord s'emparer de la hauteur d'Ana-Capri, qui domine l'île entière et tous les forts qui la défendent. Les Franco-Napolitains en vinrent bientôt à bout, en gravissant des sentiers qui paraissaient impraticables, coupés de distance en distance par des fossés et des retranchemens, et défendus par deux bataillons du régiment de Royal-Malte, qui furent faits prisonniers de guerre, et amenés à Naples au nombre de huit cents hommes.

A peine le général Lamarque fut-il maître d'Ana-Capri, que le commandant anglais réunit le reste de ses forces dans les postes fortifiés

de Saint-Michel et de Saint-Constant et dans le fort de Maggiore, tenant ses communications ouvertes avec la mer, et attendant d'un moment à l'autre des secours dont il était presque impossible aux assiégeans d'empêcher l'arrivée.

Cette circonstance rendait extrêmement importante l'occupation de la partie basse de l'île; mais on ne peut communiquer de la partie supérieure à la partie inférieure de Caprée que par un escalier de cinq cent onze marches, pratiqué dans le roc, où il ne peut passer qu'un seul homme de front, et dominé par le fort Saint-Michel, dont tous les canons, chargés à mitraille, ne cessaient de tirer sur ce point. Cependant, à la faveur de la nuit, et

sous la protection de quelques batteries élevées à la hâte, les troupes de débarquement descendirent par ce chemin. Au même instant parurent en mer les secours attendus par les Anglais, consistant en quatre frégates, deux corvettes, trois bricks, quatre bombardes, quatorze canonnières et neuf bâtimens de transport. Ces forces, en bloquant étroitement l'île, espéraient faire échouer l'entreprise de l'armée franco-napolitaine, par le manque de munitions et de vivres.

Mais les soins du gouvernement napolitain y avaient déjà pourvu pour deux mois. Malgré cette précaution, Murat, voulant assurer indubitablement les subsistanses de l'armée, se rendit en personne à la

pointe de Campanella, d'où ayant observé les mouvemens de la division anglaise forcée par les vents de se tenir à quelque distance de l'île, il ordonna sur-le-champ le départ de plusieurs canonnières. Celles-ci attaquèrent avec impétuosité l'escadrille ennemie. Le combat fut très-vif et eut le succès le plus complet, car quarante bâtimens de transport abordèrent, et déposèrent à terre tous les vivres et toutes les munitions dont ils étaient chargés.

Alors les batteries de l'armée franco-napolitaine se dirigèrent contre les forts, et les Anglais furent bientôt contraints à signer une capitulation par laquelle on convint que la garnison entière de

l'île, prisonnière de guerre, serait transportée en Angleterre, et ne pourrait se battre, soit contre l'empereur des Français et ses alliés, soit contre le roi Murat, qu'après avoir été échangée.

La descente que Murat voulut opérer sur les côtes de Sicile ne fut pas aussi heureuse que cette expédition. Ses troupes furent repoussées avec la plus grande vigueur, soit par les Anglais sous les ordres de lord Bentinck, soit par les habitans mêmes des côtes. Après avoir essuyé une perte très-considérable, il fut obligé de revenir à Naples, et les journaux français du temps, non contens de la honte que Murat avait retiré de cette folle entreprise, ajoutèrent encore au ridi-

cule, en annonçant qu'elle avait complètement rempli les desseins de S. M. l'empereur, puisqu'elle servait à confirmer l'opinion où l'on était qu'on effectuerait facilement une descente aussitôt qu'on voudrait s'en occuper sérieusement.

Cependant Murat cherchait, par sa manière de gouverner, à inspirer l'intérêt et à se concilier à-la-fois l'estime et l'amour des Napolitains, si tant y a qu'un gouvernement illégitime et usurpateur puisse jamais prétendre à rien de semblable. Les habitans de Naples lui durent au bout de très-peu de temps l'établissement d'un magnifique jardin des plantes, et d'une maison d'éducation pour les demoiselles de qualité. Son épouse

montrait le desir d'encourager les arts et les manufactures, et on la voyait aussi visiter ces ruines célèbres qui font la principale richesse de l'Italie. Ils cherchaient l'un et l'autre à séduire un peuple religieux, en affectant les dehors de la plus ardente dévotion. Ainsi l'on vit Murat assister avec une grande magnificence à la cérémonie de *la liquéfaction du sang de saint Janvier*, et les gazettes de Naples eurent soin de rapporter ce fait dans les plus grands détails.

Dès le commencement de la guerre de 1809 contre l'Autriche, Murat manifesta à-peu-près ouvertement qu'il faisait cause commune avec Buonaparte. Il fit recruter dans *ses états* pour renforcer la garde

royale ; on annonça dans les journaux que les enrôlemens volontaires se faisaient avec une grande activité ; que tous *les sujets du roi en état de porter les armes brûlaient de combattre sous les drapeaux de leur auguste souverain* ; enfin, il passa en revue, dans la plaine des Petits-Bains, les troupes en garnison à Naples et dans les environs, et, pour premier acte d'hostilité, il publia le décret suivant :

« Joachim Napoléon, roi des deux Siciles. Vu le rapport de notre ministre des affaires étrangères sur la déclaration de guerre faite par l'empereur d'Autriche à S. M. l'empereur des Français, notre auguste frère, nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

« Art. Ier. L'embargo sera mis sur tous les vaisseaux autrichiens qui se trouvent dans les ports de notre royaume.

« Art. II. Tous nos résidens dans les pays appartenans à l'empereur d'Autriche sont tenus de rentrer dans le royaume dans le terme de deux mois, à dater de la publication du présent décret, sous peine de voir leurs biens en séquestre.

« A Naples, l'an de grace, premier mai 1809.

« *Signé* JOACHIM NAPOLÉON. »

Le 4 de juin il fit partir solennellement le duc de Saint-Théodore, le duc de Campo-Chiaro, le prince de Collobaccuo et le marquis de Sera pour le camp de Buo-

naparte, à l'effet de l'y féliciter sur ses succès, et particulièrement sur son entrée dans Vienne.

Un tel état d'hostilité devait en attirer de sérieuses de la part des ennemis de Buonaparte, bien que Murat n'allât prendre aucun commandement dans l'armée française.

Quelques vaisseaux anglais, après avoir parcouru les mers en vue de Naples, escortant un convoi d'environ cent bâtimens de transport partis de Melazzo et de Palerme à différentes époques, se réunirent dans les îles Ioniennes, d'où ils firent route ensemble, le 11 juin, vers le cap Cetraro et dans les golfes de Policastro et d'Amantea. A la première apparition de cette flotte, qui pouvait avoir à

bord neuf à dix mille hommes de troupes, on crut que le dessein des Anglais était de tenter un débarquement dans le royaume. Cette opinion était confirmée par la nouvelle certaine qu'on avait reçue, qu'avant de faire voile de la Sicile, la flotte ennemie n'avait embarqué des provisions que pour fort peu de jours. Cependant, toutes ces opérations militaires se bornèrent à menacer successivement divers points de la côte, sans s'arrêter nulle part. Ces manœuvres insignifiantes, cette longue inaction de l'ennemi, détruisirent toute idée d'attaque sérieuse; on s'arrêta donc à une seule idée, c'est que, parmi plusieurs projets possibles de l'ennemi, le véritable serait d'exciter

par sa présence la révolte du peuple napolitain. Une grande partie de la population était en effet dans l'agitation. Plusieurs individus avaient même manifesté par leurs cris, dans les rues de Naples, leur desir d'être délivré du joug de Murat; mais la police de Salicetti mit bientôt ordre à tout, et chacun étant réduit au silence par la crainte des supplices, les gazettes purent avancer que le royaume jouissait de la plus grande tranquillité.

Murat fit à cette occasion la proclamation suivante, qui peut paraître curieuse en ce qu'elle donne la mesure de son pouvoir, et ne laisse pas douter qu'il ne se regardait lui-même que comme un lieutenant de Buonaparte.

« Soldats ! disait-il, vous gémissez depuis long-temps de votre oisiveté, vous soupirez après les combats : vos desirs vont enfin être exaucés. Cet ennemi, qui n'a pas rougi de s'associer à des brigands, de les armer pour désoler par eux mes provinces, paraît sur les mers et semble vouloir descendre dans la plaine. Nous ramasserons le gant ; nous irons au-devant de lui, et bientôt vous aurez purgé mes états de ces insolens ennemis, qui, de l'île voisine, y ont organisé le meurtre, le rapt et le pillage. Vous serez puissamment secondés par mes bons peuples ; leurs vœux vous accompagneront sur le champ de bataille ; mes troupes et mes légions provinciales, ou combat-

tront à vos côtés, ou poursuivront à toute outrance ces brigands que la cour de Palerme avait envoyés pour annoncer ses bienfaits et ses pardons, et qui ne devaient y entrer que le poignard et la torche à la main. Soldats! vous serez dignes des soldats de la grande armée, et *notre empereur* dira bientôt : *mon armée de Naples* a aussi fait son dedevoir, je suis content d'elle ».

L'expédition anglaise, après avoir menacé la Calabre, et y avoir même opéré quelques débarquemens partiels, et qui n'auraient pu avoir quelque importance que s'ils avaient été suivis immédiatement d'une révolte générale parmi les habitans du pays, fit, le 25 juin, une descente de 6000 hommes dans l'île

d'Ischia (à quelques milles de Naples, de l'autre côté du cap Misène), dont ils s'emparèrent facilement, cette île n'étant gardée que par deux ou trois cents vétérans ou soldats des dépôts napolitains. Cependant ils s'en retirèrent au bout de quelque temps, un autre débarquement à Reggio et dans la Calabre extérieure, n'ayant pas produit l'effet qu'on en attendait, attendu que le général Partouneaux, qui commandait dix mille hommes dans ces provinces, y avait maintenu l'ordre.

L'île d'Ischia fut également occupée pendant près d'un mois par les troupes siciliennes; mais elles se retirèrent à la vue d'une flottille de cent canonnières que Mu-

rat envoya pour en reprendre possession.

Lorsque Buonaparte eut obtenu de l'Empereur d'Autriche la main de S. A. I. l'archiduchesse Marie-Louise, laquelle lui fut accordée à-peu-près comme une contribution de guerre, Murat vint à Paris pour assister à la cérémonie du mariage, en qualité de grand amiral de l'empire. C'était pour lui une belle occasion de jouer le rôle de roi de théâtre, et il ne la manqua pas. Pendant toutes les fêtes qui eurent lieu, on le vit chaque jour se présenter dans un costume nouveau et de la plus grande richesse. Son temps était presque entièrement employé par le soin de sa toilette : tantôt on le voyait en

costume polonais, en uniformes de hussard, de chasseur à cheval, de maréchal; tantôt il se présentait à la cour de son beau-frère en prince impérial, ou en roi, c'est-à-dire, dans de brillans habits de fantaisie, semblables à ceux dont nos acteurs se parent lorsqu'ils représentent des héros des quinzième et seizième siècles.

Si Murat n'avait point paru dans l'armée française pendant la guerre de 1809 contre l'Autriche, il y joua un grand rôle pendant celle de 1812 contre la Russie; guerre qui prépara la chûte de Buonaparte, en commençant à épuiser les ressources terribles qu'une armée française, formée par vingt ans de combats et de victoires, mettait en ses mains.

Le 23 juin, il porta son quartier-général à deux lieues du Niémen, sur la rive gauche, ayant sous ses ordres immédiats les corps de cavalerie commandés par les généraux Nansouty et Montbrun, etc. etc.

Il favorisa les mouvemens généraux de l'armée par les mouvemens particuliers de sa cavalerie. Voici les principaux détails de ses opérations.

Parti de Polotsk, il arriva à Bechenkovitsch le 24 au soir, et marcha, d'après les instructions qui lui furent remises dans la nuit du 25, pour rejoindre le premier corps de cavalerie, et appuyer, avec lui, sur Witepsk; le prince Eugène Beauharnais devait le soutenir. Il

rejoignit le général Nansouty, lorsque celui-ci était déjà aux prises avec l'ennemi, sur la hauteur d'Ostrowno, et maître de sa première position et de huit pièces de canon. Cependant le général russe Ostermann, qui était arrivé le matin de Witepsk, avec tout son corps, avait pris position à quelques cent toises en arrière, et opposait de l'infanterie. Murat fit avancer rapidement la division St.-Germain, lui fit former ses lignes par brigades, et toute son artillerie fut mise en position. Alors il vit déboucher d'un bois, à cinquante toises, un régiment de dragons russes, qui vint se former sur le flanc droit de la brigade étrangère avec laquelle il se trouvait alors.

Faire un changement de front sur la droite, le charger, le culbuter et le détruire presque entièrement, fut l'affaire d'un instant.

Instruit par les prisonniers qu'il avait affaire avec tout le corps d'Ostermann, Murat fit donner l'ordre aux divisions Delzons et Broussier de se porter sur la ligne; il fit avancer les deux bataillons du huitième régiment d'infanterie légère, et les plaça le long d'un petit bois qui se trouvait à sa gauche, pour soutenir sa première brigade de cavalerie, que le feu de l'infanterie devait nécessairement forcer à se retirer. A la vue de ce mouvement, environ trois bataillons russes passèrent de leur gauche sur le front de sa cavalerie, pour aller à la ren-

contre de ces deux bataillons. Murat les fit charger ; ils furent obligés de se retirer avec une perte considérable. Il voulait se maintenir dans cette position jusqu'à l'arrivée de la division Delzons ; mais les Russes faisaient marcher, à la faveur d'un bois qui se trouvait sur sa droite, dix ou douze bataillons, et montraient le projet de vouloir déborder sa droite, manœuvre qui devait nécessairement lui faire abandonner sa position. Deux de ces bataillons étaient déjà débouchés du bois, et forçaient la brigade de droite à céder du terrain. Deux autres bataillons débouchèrent par sa gauche sur un régiment de cuirassiers et sur le neuvième de lanciers. Presque en même-temps, ces

quatre bataillons furent chargés et détruits.

Cependant la division Delzons arriva. Murat la fit marcher le long de la Dwina, pour aller prendre une position qui menaçait les derrières des Russes. Ce seul mouvement arrêta celui de l'ennemi sur sa droite. Les bataillons russes furent rappelés au centre, pour protéger la retraite du corps d'Ostermann, qui s'effectua à l'instant même.

Cette affaire, nommée dans les relations, le combat d'Ostrowno, eut pour résultats la prise de huit pièces de canon, sept à huit cents prisonniers, et cinq ou six mille Russes tant tués que blessés.

Le combat d'Ostrowno fut suivi

d'une autre affaire, où Murat n'obtint qu'un succès long-temps disputé. Chargé de faire une forte reconnaissance sur l'ennemi, il mit en mouvement tout le premier corps de la réserve de cavalerie, et le huitième d'infanterie légère. Son avant-garde rencontre l'arrière-garde des Russes à environ deux lieues d'Ostrowno. Ceux-ci étaient avantageusement postés derrière un ravin extrêmement escarpé; ils avaient de l'infanterie et de l'artillerie, étaient couverts sur leurs fronts et leurs flancs par des bois touffus. Murat envoya en avant de la cavalerie; elle fut repoussée; il la fit soutenir par plusieurs bataillons; mais leurs efforts réunis ne pouvaient leur rendre l'avantage sur les Rus-

ses, qui déjà prenaient l'offensive, et Murat se voyait au moment d'être battu complètement ; lorsque le prince Eugène Beauharnais et le général de division Delzons arrivèrent. Ils marchèrent contre l'ennemi et le menèrent jusqu'à sa seconde position, tandis que Murat ralliait sa cavalerie. Les Russes, forcés jusqu'en arrière d'un ravin où était leur réserve, ramenèrent à leur tour les Français sur le ravin ; ils furent repoussés pour la seconde fois, et pour la seconde fois, ils ramenèrent nos troupes vigoureusement. Murat aperçut de la confusion : il ordonna une charge de cavalerie contre une colonne d'infanterie qui marchait audacieusement dans la plaine. Ce mouve-

ment fut exécuté par des Polonais, avec la plus grande vigueur, et en peu de temps, les bataillons russes furent dispersés et taillés en pièces. Murat les poursuivit tambour battant jusqu'à une lieue et demie de Witepsk.

Il contribua puissamment à la victoire de la Moskowa, qui ouvrit aux Français les portes de Moskow. Il reçut dans la nuit du 6 au 7 septembre les dispositions générales de la bataille, et ce fut lui qui en ordonna l'exécution.

Le 9 octobre, l'avant-garde de l'armée française, commandée par Murat, était sur la Nara, à vingt lieues au-delà de Moscou ; mais un échec considérable qu'il reçut dans une affaire, où une grande partie de

sa cavalerie fut prise ou taillée en pièces, détermina enfin Buonaparte à sortir du Kremlin, où il se tenait enfermé depuis près d'un mois, et à ordonner cette retraite désastreuse, que les bulletins présentèrent pendant si long-temps comme un *grand mouvement* offensif.

Lorsque l'armée eut perdu presque toute sa cavalerie et son artillerie, et qu'elle ne put plus opposer aucune résistance aux attaques des Cosaques, on réunit tous les officiers auxquels il restait un cheval, pour en former à Buonaparte une garde extraordinaire, qui pût le garantir de tous les évènemens. Murat fut chargé du commandement en chef de cette garde, dans laquelle les généraux faisaient

les fonctions de capitaines, et les colonels celles de sous-officiers.

Buonaparte, en quittant l'armée à Wilna, lui donna le souverain commandement; mais il le lui retira bientôt pour le confier à Eugène Beauharnais, et l'on ne vit pas sans étonnement, dans le *Moniteur*, les motifs d'après lesquels il ordonnait ce changement. « L'empereur, était-« il dit, a chargé le vice-roi du « commandement de l'armée; ce « prince ayant plus d'habitude et « de connaissance d'une grande ad-« ministration que le roi de Na-« ples ». On se perdit alors en conjectures, pour découvrir les véritables raisons qui l'avaient déterminé à faire à Murat une insulte aussi sanglante. Des gens, qui ont

pris les effets pour les causes, ont cru que Buonaparte était instruit que son beau-frère avait des relations avec ses ennemis. Si ce fait eût existé, et que Buonaparte en eût eu connaissance, on doit être persuadé qu'il ne se fût pas borné à destituer Murat, mais qu'il l'aurait fait arrêter et traiter comme un traître. Il est plus vraisemblable que, blessé de quelques reproches que celui-ci lui aura faits, ou de quelque rapport trop exact sur la situation déplorable des troupes, il se sera laissé emporter par un de ces mouvemens de colère auxquels il était si sujet. Quoi qu'il en soit, Murat ne pouvait rester à l'armée après un semblable affront; il donna ordre au petit nombre de

troupes napolitaines qui avaient échappé aux frimats de la Russie, de rejoindre immédiatement le royaume, où il se rendit lui-même de suite.

Ce fut sans doute à ce moment seulement que Murat, espérant que son beau-frère ne conserverait pas la prépondérance qu'il avait depuis plusieurs années, entrevit dans le rétablissement de l'équilibre politique en Europe la possibilité d'être enfin un roi indépendant, et de secouer le joug impérial. On a eu tort de croire qu'il voulait le renversement de son beau-frère. S'il y coopéra dans la suite, ce fut par l'effet des circonstances où il se trouvait; et qui l'entraînèrent plus loin qu'il n'avait d'abord eu

l'intention d'aller. En effet, la chûte de Buonaparte ne pouvait que nuire à ses intérêts, et le desir de se venger d'une insulte ne pouvait pas l'aveugler au point de détruire ce qui faisait en définitif la plus solide base de son trône. Se trouver dans une position telle que son alliance fût recherchée par la France et les autres puissances ; par celles-ci contre Buonaparte ; par ce dernier contre les anciens souverains de l'Europe ; assurer son indépendance ; se faire garantir sa couronne par tous les cabinets de l'Europe, voilà quels furent ses premiers projets, et nous avouons ne rien voir en cela qui ait pu lui mériter les reproches qu'on lui a faits depuis sa catastrophe. On l'a accusé

d'ingratitude envers Buonaparte. Nous avons eu occasion de remarquer dans le cours de cette histoire que les services de l'un égalaient au moins les bienfaits de l'autre, et il nous semble que c'est Buoparte lui-même qui a rompu cette espèce de balance d'obligations qui existait entre eux, en humiliant son beau-frère à la face de l'Europe, et en donnant ainsi la mesure du peu d'estime et d'amitié qu'il avait pour lui.

Mais si, nous croyons que Murat a pu, qu'il a même dû, soit pour son honneur, soit dans ses intérêts ou ceux des peuples à la tête desquels il se trouvait placé, sortir de l'état d'asservissement où il était depuis long-temps, et partager les

efforts des souverains pour délivrer l'Europe du joug de Buonaparte; nous sommes loin d'approuver la politique pleine de fausseté et de bassesse qu'il a employée pour parvenir à son but. Les nombreux exemples dont on pourrait s'appuyer pour l'excuser à cet égard ne sauraient faire pardonner la conduite astucieuse qu'il a tenue jusqu'au moment où il quitta le masque.

Après un affront tel qu'il en avait reçu un de son beau-frère, sa dignité lui imposait l'obligation de ne plus paraître à l'armée française. Mais la franchise n'était pas une de ses qualités: Buonaparte avait en partie réparé ses immenses pertes; il se présentait de nouveau à ses

ennemis, à la tête d'armées formidables; il reprenait l'offensive: Murat, dissimulant sa haine, et feignant d'avoir oublié l'injure qu'il avait reçue, vint offrir ses services à celui qui l'avait déshonoré. Il se montra de nouveau à l'armée française, après les premiers évènemens de 1813, mais lorsque la bataille de Leipsick eut décidé la chûte du pouvoir de Buonaparte, il entama des négociations avec l'Autriche et offrit en secret sa médiation entre les alliés et son beau-frère.

Ce fut à Maïence, peu après cette défaite, qu'il quitta l'armée. On le vit se promener pendant plusieurs heures avec Buonparte; la meilleure intelligence paraissait

régner entre eux : le lendemain il l'avait quitté pour aller armer contre lui et ne le revoir jamais.

Arrivé à Naples, Murat reprit les négociations, ouvrit ses ports aux Anglais, et se lança dans les dédales de la politique qui devaient le conduire à sa perte.

Nous venons de voir qu'il avait déjà offert sa médiation entre Buonaparte et les alliés : les succès de ces derniers étaient trop avantageux pour qu'ils n'espérassent pas faire la loi à leur ennemi sans recourir à un médiateur. Son offre étant rejetée, il demanda à rester neutre, et voulut qu'on lui donnât, pour prix de sa neutralité, une partie des états romains, les Marches et Ancône. Il eût été maladroit au

ministère anglais d'accorder le plus quand il pouvait encore contester le moins. Au lieu donc de s'occuper d'une augmentation de territoire, les négociateurs parlèrent de l'occupation même du trône de Naples. L'Autriche la lui avait déjà garantie ; lord Aberdeen présenta d'abord pour base des négociations que Murat ne resterait pas à Naples, et qu'on lui donnerait d'autres états pour équivalens ; mais la crainte de le voir se réunir de nouveau à son beau-frère détermina bientôt ce ministre à garantir aussi pour l'Angleterre la possession de cette couronne, et il fut convenu que Ferdinand IV aurait dans le midi de l'Europe d'autres moyens d'indemnité, à condition que Murat

joindrait ses forces à celles des alliés contre la France.

Murat, voyant que son alliance était devenue d'une grande importance, éleva ses prétentions plus haut qu'il ne l'avait encore fait, et refusa de signer le traité jusqu'à ce qu'on lui eût accordé les Marches; d'un autre côté il lia des négociations avec le vice-roi d'Italie et avec Buonaparte, mais toutes ses demandes, telles que l'occupation de la Toscane et des états romains, furent rejetées avec hauteur par ce dernier, et après avoir perdu deux mois par cette conduite tortueuse, il résolut d'embrasser le parti des alliés.

Il conclut, le 11 janvier 1814, un traité avec la cour de Vienne,

par lequel il s'obligeait à fournir à la coalition un corps auxiliaire de trente mille hommes. A ce moyen il était reconnu pour roi légitime, et ses prétentions sur les Marches et sur Ancône étaient admises. Le traité ne fut pas ratifié par l'Autriche, mais l'empereur ayant donné par écrit l'assurance de sa ratification, Murat mit son armée en mouvement.

Il publia, le 16 janvier 1814, la proclamation suivante :

« De justes raisons nous ont forcé à demander une alliance aux puissances coalisées contre l'empereur des Français, et nous avons eu le bonheur d'être admis parmi eux. Nous avons cédé les trois îles qui sont devant Naples, et toute

notre flottille ; les puissances coalisées nous ont promis de nous indemniser d'une façon éclatante des sacrifices que nous faisons. Nous nous rappellerons toujours nos devoirs. Les autorités qui n'opposeront pas de résistance à nos mesures ne doivent redouter aucune crainte ; elles seront traitées avec égard. Nous allons nous mettre en possession de toute l'Italie méridionale, située sur la rive droite du Pô, pour la garder en nos mains, et la rendre à la paix générale à qui de droit.

JOACHIM. »

Dès que le prince Eugène Beauharnais ne douta plus que Murat ne fût un nouvel ennemi à combattre, il fit retirer l'armée fran-

çaise sur l'Adige; la sœur de Buonaparte, Élisa Bacciochi, fut forcée d'abandonner la Toscane.

Murat, à la tête des troupes napolitaines, combattit en personne un détachement de l'armée française à Reggio, et ses généraux suivirent par-tout cet exemple.

Tout ce qui avait été ennemi de Buonaparte, ou qui s'était trouvé persécuté par lui, recevait des marques d'intérêt et d'amitié de Murat. Le pape Pie VII fit son entrée à Parme le 25 mars. Aussitôt que Murat, qui était à ses avant-postes, sur le Taro, fut informé de cette nouvelle, il envoya son premier chambellan, le duc de Campomèle, pour lui présenter *l'hommage de sa piété filiale*, et lui offrir tout ce dont

il pourrait avoir besoin. Le souverait pontife étant arrivé à Bologne le 31, Murat se rendit auprès de S. S, pour lui faire une visite.

Ce même jour, la guerre en France était terminée par l'entrée des alliés à Paris et le rétablissement de Louis XVIII sur son trône. Aussitôt que Murat fut instruit de ces évènemens, il fit rentrer son armée, non sur le territoire napolitain, mais dans les marches pontificales: il publia le 25 avril, à Bologne, une proclamation adressée aux Romains, dans laquelle il protestait de sa vénération pour le saint-père, et s'en déclarait l'allié le plus fidèle et le plus dévoué, et cependant,

sans avoir reçu aucune offense, sans qu'il y eût eu aucune démonstration d'hostilité, il s'empare d'une partie des états du saint-siége, s'en déclare le souverain, et y réunit une grande partie de ses troupes, comme pour s'en assurer la possession.

Des négociations furent entamées de part et d'autre à ce sujet. Sa sainteté réclamait la protection de l'empereur d'Autriche et de l'Angleterre. Tout le monde regardait alors la conduite de Murat comme le plus grand scandale qu'il pût donner, et chacun était étonné de le voir appeler ainsi sur lui l'animadversion de toute l'Europe, tandis que, dans son intérêt politique, il semblait ne devoir

songer qu'à faire oublier qu'il était assis sur un trône usurpé ; mais en raisonnant ainsi, on ne pénétrait pas les secrets de son cabinet ; on ne savait pas que sa position était devenue plus embarrassante que jamais.

L'empereur d'Autriche n'avait point encore ratifié le traité du 11 janvier. Les Anglais n'y avaient nullement accédé. Ainsi Murat, après avoir coopéré à la chûte de Buonaparte, n'avait pas même l'assurance de conserver la couronne de Naples. Dans cette circonstance, où sa maladresse et ses hésitations l'avaient engagé, il devait chercher à assurer son existence politique, en ajoutant, autant que possible, aux forces que le royaume mettait

déjà à sa disposition. Non-seulement donc il s'empara des Marches ; mais il lia des intrigues avec des personnages importans de toutes les contrées de l'Italie ; beaucoup d'habitans, soit en Toscane, soit dans les provinces sous la domination de l'Autriche, étaient mécontens des changemens que la guerre avait apportés ; ils lui offrirent leurs services, et ce fut là ce qui lui donna depuis l'idée de révolutionner l'Italie. Cependant, incapable de prendre une résolution, et plus fourbe qu'habile politique, au lieu de profiter des moyens qui se présentaient à lui, il aima mieux chercher à séduire l'Autriche par une apparente preuve de dévouement à ses intérêts, et il eut la lâcheté de faire

connaître lui-même à l'empereur François les noms des individus qui lui avaient offert de servir sa cause.

Une intrigue ne suffisait pas à Murat. Dans le même temps qu'il négociait avec l'Autriche, le pape, les Anglais et les Italiens, il cherchait à rentrer en grace auprès de Buonaparte, en lui proposant de favoriser ses desseins sur la France en opérant de son côté une diversion en Italie. L'intérêt commun fit disparaître l'inimitié qui existait entre les deux beaux-frères, ce fut donc au projet de partager les intérêts de Buonaparte que Murat s'arrêta enfin.

Il fit armer un corps considérable de troupes, et, sous le prétexte d'aller combattre le roi de France, qui

refusait de reconnaître ses droits à la couronne de Naples; il demanda au cabinet autrichien, au mois de février 1815, le passage pour quatre-vingt mille hommes, par la haute et la moyenne Italie.

L'empereur adressa aux gouvernemens de France et de Naples, le 25 et le 26 février 1815, des déclarations par lesquelles ce monarque prononçait sa ferme résolution de ne permettre, en aucun cas, que la tranquillité de la haute et de la moyenne Italie fût compromise par le passage de troupes étrangères.

S. M. I. donna en même-temps l'ordre de faire marcher dans ses états d'Italie une augmentation considérable de forces militaires, pour soutenir sa déclaration. La France

y répondit par des assurances formelles que le roi n'avait aucun projet semblable ; le roi Joachim ne donna point de contre-déclaration ; le moment de dévoiler ses véritables desseins n'était pas encore arrivé.

Le 5, la nouvelle de l'évasion de Napoléon arriva à Naples. Murat fit aussitôt appeler le ministre d'Autriche, et lui déclara qu'il serait et resterait fidèle au système d'alliance. Il fit renouveler cette déclaration aux cabinets autrichien et anglais. En même temps, il envoya le comte de Beaufremont, son aide de camp, en France, avec la mission de chercher Napoléon et de l'assurer de son appui. A peine la nouvelle de l'en-

trée de Napoléon à Lyon était-elle parvenue à Naples, que le roi fit déclarer positivement à la cour de Rome : « qu'il regardait la cause de Napoléon comme la sienne, et qu'il lui prouverait maintenant qu'il ne lui avait jamais été étranger ». Il demanda en même-temps le passage, à travers le territoire de Rome, pour deux de ses divisions, qui, cependant, loin de se conduire hostilement, ne troubleraient pas le saint-père dans sa capitale. Le pape protesta contre cette violation de son territoire. Lorsqu'elle eut lieu, sa sainteté quitta Rome, et se rendit à Florence. Le 8 avril, les plénipotentiaires de Naples à Vienne remirent au cabinet une note qui donnait l'assurance des

sentimens d'amitié de leur maître et de sa volonté immuable de ne jamais se séparer de l'Autriche.

Cependant les hostilités commençaient de la part de Murat, en attaquant la garnison de Césène. Les troupes autrichiennes furent forcées de se retirer. Il arriva le 29 mars à Rimini, et le 31 il publia une proclamation par laquelle il appela tous les peuples de l'Italie à la révolte. Mais on connaissait sa perfidie; il avait lui-même détruit toute confiance par sa conduite à l'égard des personnes qu'il avait livrées à l'empereur d'Autriche peu de mois auparavant.

Le lendemain de l'entrée à Rimini, il y eut à une lieue de Plaisance une affaire assez vive entre

les troupes napolitaines et autrichiennes. Murat fit sommer la ville de se rendre : elle ne se rendit pas; mais les Autrichiens furent forcés de se retirer, et on leur fit quelques prisonniers pendant leur retraite.

L'armée napolitaine se composait d'environ soixante mille hommes d'infanterie et de douze à quinze mille de cavalerie. Elle était partagée en six divisions dont les commandemens étaient confiés aux généraux Ambrosio, Lecchi, Carascosa, Liveron, Pignatelli, et Pignatelli-Cerchiara. Il était lui-même à la tête des trois premières qui marchaient en avant. Deux autres se dirigeaient sur Bologne, Modène, Reggio et Ferrare, et la dernière pénétrait en Toscane.

Le général Frimont, qui commandait en chef les troupes autrichiennes, chercha à occuper les positions voisines du Pô, et, en attendant des renforts, il forma un camp sous les murs de Plaisance et un autre dans les plaines de Chiari, afin de couvrir Ferrare.

Murat, n'éprouvant presque nul obstacle, porta son quartier-général à Faenza, et peu de jours après ses troupes entrèrent à Bologne. Elles y furent reçues avec assez d'enthousiasme; mais les habitans se bornèrent à des démonstrations, et il n'y eut que plusieurs étudians de l'université de cette ville qui s'enrôlèrent sous les drapeaux napolitains.

La colonne sous les ordres des

généraux Liveron et Pignatelli, fit son entrée à Florence le 7 avril. Le général Nugent, qui commandait dans cette ville, se retira sur Pistoia, et le grand duc se rendit à Pise et de là à Livourne.

Le général autrichien Bianchi réunissait un petit corps sur les bords du Tanaro. Murat l'attaqua dans cette position le 4 avril, et, malgré la vigoureuse résistance qu'il éprouva, il parvint à enlever une tête de pont construite pour défendre Modène. Cette victoire lui ouvrit les portes de la ville. Il en partit pour se rendre a Reggio, qui ne lui présenta aucune résistance, et prit bientôt la route de Milan.

Mais ces succès éphémères, et

dus principalement à ce que les Autrichiens ne s'attendaient pas à cette subite invasion, trouvèrent bientôt leur terme. Les généraux Liverôn et Pignatelli, entrés à Florence, avaient voulu poursuivre la colonne autrichienne qui s'était retirée sur Pistoia. Ils espéraient couper la retraite au général Nugent. Celui-ci, qui avait reçu des renforts, les attendit de pied ferme; et, après un combat très-sanglant qui dura huit jours, les Napolitains furent forcés de se replier sur Florence, laissant aux Autrichiens une partie de leur artillerie et de leurs bagages.

Murat reçut la nouvelle de cette défaite en même-temps que celle des préparatifs que faisaient les Si-

ciliens et les Anglais pour effectuer une descente dans le royaume de Naples. Il avait alors son quartier-général à Ancône, d'où il dirigeait toutes les opérations de son armée. Cette place, très-forte, était en état de soutenir un long siége ; mais la crainte, d'une part que les Autrichiens ne coupassent ses communications avec Naples, et de l'autre que lord Bentinck, commandant l'armée anglo-sicilienne, ne soulevât les Calabres, lui fit faire de sérieuses réflexions sur son entreprise. Il quitta ce poste important, et tout-à-coup ses troupes reçurent l'ordre de rétrograder.

Ainsi ses vastes desseins, conçus bien plus par l'audace et la présomption que par le génie,

échouèrent aux premiers revers que le général le moins prudent aurait su prévoir. Mais Murat, ainsi que son beau-frère, ne comptait que sur des succès. Il avait, au commencement de son entreprise, annoncé pour le 18 mai l'ouverture d'une grande assemblée fédérative à Rome, où toutes les villes d'Italie devaient envoyer des députés. Aucun de ces députés n'était parti, et déjà Murat, au lieu de s'occuper de l'*indépendance de l'Italie*, était menacé de perdre sa couronne, et n'avait plus d'autre soin que de la défendre. Croyant, comme nous venons de le dire, que la fortune ne pouvait lui être contraire, il avait conçu le projet de se réunir aux troupes que Buonaparte diri-

geait vers l'Italie, pour marcher avec lui, par les Alpes Juliennes, dans le Tyrol, la Carynthie et tout le midi de l'Allemagne, et avant d'avoir parcouru la moitié de la distance qui le séparait de son allié, il était forcé de rétrograder en toute hâte au point d'où il était parti moins d'un mois avant.

Les généraux Liveron et Pignatelli abandonnèrent Florence et se replièrent sur la route de Rome. De son côté, Murat, après avoir été battu à Occhio-Bello, évacua Bologne pour se retirer sur le Ronco. Il tenta d'en disputer le passage aux Autrichiens, mais il ne put y réussir, et la petite ville de Forli-Popoli fut emportée d'assaut. Aussi vivement pressé de toutes parts,

Murat envoya l'un de ses aides de camp pour demander une armistice au général Neipperg, qu'il avait en tête. Ce général refusa l'entrevue, mais il garda la lettre qu'il envoya au baron de Frimont, commandant en chef l'armée autrichienne, et en attendant sa décision il marcha sur Césène. Murat, qui s'était retiré dans cette place et l'avait fait fortifier, en sortit précipitamment pour se retirer à Savignano, d'où il se rendit à Rimini. Là, il écrivit au général Frimont pour obtenir l'armistice, protestant qu'il était déterminé à rentrer dans son royaume, et qu'il n'avait pas eu l'intention de faire la guerre aux Autrichiens. Il oubliait que c'était de cette même ville qu'était datée

la proclamation par laquelle il avait appelé tous les peuples de l'Italie à la révolte. Cette nouvelle demande n'eut pas plus de succès que la précédente. Il publia alors que la trahison des Anglais le forçait à se rapprocher de ses états. Le 26, le général Frimont marcha par Savignano sur Rimini. Murat fit embarquer ses blessés pour Ancône et se retira sur Catholica. Les Autrichiens se hâtèrent de passer le Pô, attaquerent les Napolitains à Gambia et s'emparèrent de Pésaro par surprise. Murat fut blessé dans cette affaire ; il gagna en toute hâte la route d'Ancône. De leur côté, les généraux Neipperg et Bianchi marchaient avec rapidité, après s'être emparé de Foligno, pour

couper toute retraite à leur ennemi. Les généraux Liveron et Pignâtelli s'étaient retirés sur Ancône. Rencontré par le général Bianchi, à Gubbio, au moment où lui-même cherchait à gagner la route d'Ancône, Murat fut battu et poursuivi vers Fossombrone. Le général Nugent, après avoir quitté Florence, avait marché, presque sans rencontrer d'obstacle, sur Rome où il entra le 27 avril. Le 4 mai, il y publia une proclamation par laquelle il invitait les Napolitains à embrasser la cause de Ferdinand IV. Murat avait donc cessé dès lors d'être reconnu pour roi de Naples par l'empereur François; et en effet, dans les divers rapports des généraux autrichiens, on ne lui donnait

plus que le titre de *maréchal Murat.*

Après sa défaite à Gubbio, Murat, qui s'était retiré avec assez de précipitation pour éviter d'être coupé par une colonne autrichienne partie de Sinigaglia, fut atteint par le général Bianchi aux environs de Tolentino. Ses troupes se trouvaient réunies dans cet endroit en assez grand nombre pour qu'il pût hasarder une bataille; espérant obtenir la victoire et recouvrer ce qu'il avait perdu, ou du moins se garantir une retraite assurée, il attaqua les Autrichiens. L'affaire fut longue et sanglante; les deux armées obtinrent alternativement des succès, mais l'arrivée subite du général Neipperg, à la tête de troupes fraîches, décida du sort de la ba-

taille. L'armée napolitaine, mise en déroute, abandonna ses bagages et la plus grande partie de son artillerie. La ville de Macerata fut emportée d'assaut par les Autrichiens, après avoir été pillée par les Napolitains qui se retiraient en désordre.

De son côté, le général Nugent marchait vers Naples par la route de Volmente. Toute la population entre Fondi et Gaëte avait arboré les couleurs du roi Ferdinand. Le 14 mai il y eut une insurrection dans la capitale même du royaume. Les *lazzaronis*, au nombre de trois à quatre mille, avaient voulu attaquer le palais où résidait madame Murat, chargée alors de la régence. Ils avaient massacré le ministre de la police et beaucoup de

Français, et parcourant les rues ils faisaient retentir l'air des cris *viva Ferdinando ! Morte à Joachino !*

Deux jours après la bataille de Tolentino, un combat eut lieu à Caprano, et la prise de cette ville, qui fut livrée aux flammes, ouvrit aux Autrichiens l'entrée du royaume de Naples. Poursuivi dans sa retraite devenue encore plus précipitée après ces défaites, Murat fut battu sucessivement à Ponte-Corvo et à Mignano. Enfin il fut encore contraint d'évacuer San-Germano, et après la perte de cette place il ne songea plus qu'à sauver sa personne. Il laissa le commandement de l'armée au général Carascosa, et, suivi seulement par quatre lanciers, il galopa vers

Naples où il entra dans la nuit du 19 au 20 mai.

Les premiers mots qu'il adressa à sa femme furent : *Madame, je n'ai pas pu mourir.* On doit convenir qu'il avait payé de sa personne dans presque toutes les affaires, et ce n'était en effet que par un coup du sort qu'il avait échappé à la mort sur le champ de bataille ; mais s'il avait eu le courage de s'exposer aux dangers des combats, il n'eut pas celui de braver le péril qui le menaçait au milieu d'une population révoltée. Il employa la journée du 20 à préparer sa fuite, et le lendemain, revêtu d'un habit de drap gris, les cheveux coupés, et monté sur un cheval, il sortit de Naples pour gagner la côte, vis-à-vis l'île de

Nisidà ; il s'embarqua sur un petit bâtiment qui le transporta sans nul accident à Cannes.

Le même jour où Murat prenait ainsi la fuite, le général Carascosa signa une capitulation ; la ville de Naples ne devait être occupée par les Autrichiens que le 22, mais une nouvelle révolte des lazzaronis ayant rendu leur présence absolument nécessaire, ils y entrèrent dans la nuit précécente. Mme Murat, obligée, pour échapper à la mort, de se retirer à bord d'un vaisseau anglais, demanda qu'on la débarquât en France, mais elle fut conduite à Trieste ; elle s'est retirée depuis dans le château de Haimbourg, à six lieues de Vienne, jouissant d'un revenu de plus d'un

million ; elle a pris le nom de *comtesse de Lipano.*

Murat, retiré aux environs de Grenoble, y passa quelque temps dans la solitude, et tous les journaux français, à l'instigation de Buonaparte, l'abreuvèrent de dégoûts par la manière dont ils critiquèrent son entreprise, et versèrent sur lui la honte et le blâme.

Cependant Buonaparte, moins brave que lui, s'était sauvé précipitamment aussitôt après la perte de la bataille de Waterloo. Murat resta en Provence moins dans l'intention d'y trouver sa sûreté que pour exciter des troubles parmi les habitans de ces départemens, et y rallumer les feux éteints de la guerre civile.

Les progrès des armées alliées, et le dévouement de Toulon et de Marseille à leur souverain légitime le forcèrent bientôt d'abandonner la France.

Il se rendit en Corse, y fut reçu par M. Colonna-Ceccaldi, maire de Vescovato. Son apparition appela l'attention et la vigilance du commandant militaire de l'île, qui eut bientôt l'occasion d'être convaincu que ce nouvel hôte ne s'était rendu dans ces lieux que pour conduire à leur fin les nouvelles machinations qu'il méditait.

Vescovato devint le quartier-général de tous les Corses qui avaient servi à Naples sous les ordres de Murat, lequel projetait de surprendre Bastia, et d'essayer ainsi de

troubler la tranquillité de l'île, déjà soumise à la domination des Bourbons.

Le 15 septembre, une proclamation de M. le chevalier Verrier, commandant par intérim de cette division militaire, dévoila ses projets aux habitans séduits, et déclara traîtres et rebelles ceux qui en recevraient de l'argent. Murat se réfugia alors à Ajaccio, où il continua de tenir à sa solde jusqu'à six cents hommes.

Sur ces entrefaites, l'empereur d'Autriche lui fit offrir un asyle dans ses états. Un officier anglais porta ces propositions à Murat ; mais celui-ci, sans les refuser, n'y accéda pas formellement, et continua ses efforts pour se former un parti dans

l'île de Corse. Il suivait, dans des négociations où il ne s'agissait plus que du salut de son existence, la même politique qui lui avait fait perdre sa couronne. Cependant il fallait prendre un parti : Murat prit celui que la prudence et la loyauté condamnaient également. Le 28 septembre, jour auquel il devait donner son *ultimatum* au parlementaire anglais, il s'enfuit secrètement d'Ajaccio, et s'embarqua, n'emportant avec lui qu'une somme de 24,000 francs et quelques diamans.

Le 8 octobre, à midi, Murat aborda, avec deux petits bâtimens, à la côte de Pizzo, dans la Calabre ultérieure, à quarante-huit lieues de Naples. Il débarqua immédiate-

ment avec une suite de trente personnes, parmi lesquelles étaient le lieutenant-général Franceschetti et le maréchal Natali. De la côte, il se dirigea tranquillement vers la place. Lorsqu'il y fut arrivé, il essaya d'exciter les mouvemens d'une guerre civile, en criant au peuple : *Je suis votre roi Joachim Murat ; vous devez me reconnaître.*

Ces paroles furent le signal d'une commotion générale ; il n'y avait pas de troupes sur ce point ; les habitans des villages voisins coururent aux armes. Murat, qui s'était mis en route pour Monte-Leone, se voyant poursuivi par la population, se jeta précipitamment, avec sa suite, dans des montagnes escarpées, d'où ils tentèrent de

s'ouvrir un chemin vers la côte, afin d'y chercher la barque qui les attendait. Le sabre à la main, et tenant un pistolet de l'autre, Murat animait ses compagnons; ils combattirent, ainsi que lui, en désespérés; mais, accablés par le nombre, ils furent faits prisonniers et conduits dans le fort du Pizzo.

Le capitaine Pernice fut tué; Murat eut le genou fracassé, et sept autres des siens, dont le général Franceschetti, furent blessés.

Le gouvernement avait d'abord enjoint au commandant du fort d'envoyer Murat et ses complices à Naples; mais on changea cet ordre, et une commission militaire fut convoquée sur-le-champ à Pizzo même.

Murat déclara devant ce tribunal qu'il était parti d'Ajaccio pour Trieste, dans le dessein d'aller rejoindre sa famille; qu'il avait été assailli d'une tempête, et qu'il avait résolu d'aborder sur la côte pour prendre des vivres, et changer son bâtiment étroit et en mauvais état contre un autre plus spacieux et plus fort; mais outre que son attentat était trop notoire pour qu'il pût faire valoir un semblable moyen de défense, on avait trouvé parmi ses papiers des décrets où il prenait le titre de roi des Deux Siciles. Il fut donc condamné, ainsi que les hommes de sa suite, à la peine de mort, comme coupable d'avoir tenté de renverser le gouvernement, et d'avoir voulu pro-

duire une insurrection dans la commune de Pizzo.

Murat parut d'abord consterné en entendant le prononcé de son jugement. Mais quelque conduite qu'il eût tenue, et comme roi de Naples, et depuis sa déchéance, celui qui avait été un des plus braves soldats français ne pouvait mourir en lâche. Il se remit bientôt et reprit sa contenance accoutumée. Il se confessa avant de marcher à la mort. Arrivé au lieu de son supplice, il refusa de se laisser bander les yeux et de s'asseoir sur une espèce de petit banc qu'on lui avait préparé : il se tint debout devant les soldats chargés de le fusiller. Le 13 octobre, cinq jours après

son débarquement, Murat n'existait plus.

La fin de Murat est celle d'un aventurier. Rien ne légitime, ni ne peut excuser l'entreprise dans laquelle il a perdu la vie. On ne saurait appeler un trait héroïque, l'action dont l'effet, si elle eût réussi, aurait été d'attirer sur le royaume de Naples toutes les forces militaires de l'Europe. Une action héroïque est d'ailleurs un trait de vertu en même-temps que de courage, et ce n'est pas la vertu qui inspire l'idée d'usurper une couronne placée sur le front d'un souverain légitime. Murat devait encore respecter dans la personne de Ferdinand IV, roi naturel de Na-

ples, l'allié de l'empereur d'Autriche, qui venait tout récemment d'en user si généreusement avec lui. Le 8 octobre, Murat ne fut donc qu'un factieux, ingrat et téméraire; à coup sûr, il n'était pas probable que son entreprise réussît, et si la surprise lui eût fait obtenir un succès momentané, ce succès ne pouvait être suivi que très-prochainement de la perte de Murat. Comment, rétabli sur le trône de Naples, s'y serait-il maintenu contre toutes les puissances de l'Europe, puisque Buonaparte n'avait pu se maintenir sur celui de France, quoique ce trône lui-même mît en ses mains des ressources incomparablement plus grandes que celles

que Murat pouvait tirer de sa qualité de roi de Naples?

Murat paraît avoir eu un esprit versatile, et une tête faible qui changeait facilement et brusquement d'idées et de desseins. Son beau-frère en pensait lui-même ainsi ; en revenant de Moscou, Buonaparte écrivait en ces termes à Mme Murat : « Le roi a quitté l'armée le 16. Vo-« tre mari est un fort brave homme « sur le champ de bataille ; mais il « est plus faible qu'une femme ou « qu'un moine quand il ne voit pas « l'ennemi. Il n'a aucun courage « moral. . . . . » Voici ce qu'il lui écrivait à lui-même après sa défection de 1814 : « Je ne vous parle « point de mon mécontentement « de votre conduite, qui a été dia-

« métralement opposée à vos de-
« voirs. Cela provient toutefois de
« la faiblesse de votre caractère.
« Vous êtes un bon soldat sur le
« champ de bataille; mais, hors de
« là, vous n'avez ni vigueur, ni
« caractère ».

FIN.

3 2044 020 600